

SAINT-JOHN KAUSS

Pendant que je vis : poésie 1998-2013

NOMADES

(poésie, Tome II)

Collection « Dernier Monde »

à Mathilde, ma mère

*« Depuis le premier jour de la création,
Les pieds lourds et puissants de chaque Destinée
Pesaient sur chaque tête et sur toute action. »*
(Alfred de Vigny)

ARCHIPEL DES ANTILLES

à Lenny (Gia Fai) et tout dire bonne traversée

« îles fortunées, douces comme des hanches fraîches. »

(Pablo Neruda)

peut-être que je saurai un jour le nom de la femme que célébraient
dans l'estime la hune et les guis / les vierges dans les haubans d'espoir
que signalent mes filles lentes en immersion d'allégresse

peut- être que je saurai
pourquoi la rose est de couleur
d'icaque

pourquoi me souvenir de tant de règnes de l'enfance ô
souvenances

de terres brutes et mains nues

pourquoi me souvenir de tout ce qui foule aux pieds les fleurs et
papillons

peut-être que je saurai pourquoi la rose mime la civette

pourquoi le cannelier attend toujours l'aube décente

et la rosée généreuse le goût amer des alizés

pourquoi l'ocelot a peur de la rivière / du sureau

et des statues d'ébène

peut-être que je saurai le secret de la genette
la magnificence de l'agressif saule
la fierté du bouleau sous le règne des venelles
peut-être que je saurai tout des dimanches des matelots des mendiants
et des péripéties du pollen

j'aime encore cette femme qui me doit tant de rêves tant de
gestes silencieux la nuit à oublier l'appel que fit grâce l'amande
entre mes mains rudes de joie et d'action

j'aime encore la femme qui m'a rendu le visage pâle et le poème
à hauteur de l'étreinte la femme qui mendie mes vers que
jalourent des amis silencieux

j'aime encore cette femme au teint d'acajou fabuleuse à dévorer
entre deux poèmes
qu'elle était belle
qu'elle était fière

que ma femme eut été belle et fière à supporter quand j'écrivais des
poèmes que mes amis silencieux comprennent et jalourent ô
voiles tardifs des dieux en fleurs

que la terre la salue
elle princesse des fûts et de siguine
et je me dis encore qu'elle était belle
d'ardoise
qu'elle (me) fit oublier ma folie des campêches

des fleurs et des fables d'abondance

qu'il y ait lieu d'oublier la folie abondante des hommes mes
filles qui jouent du côté droit de la terre ramassent à petits pas
les trois pincées réglementaires et crient TERRE

mille terres dans la transe des vagues hallucinées qui vont et viennent
accompagnées de passions monstrueuses Terres de flibustes
concasseurs et concocteurs d'indécence que fréquentaient d'office nos
filles les plus belles Terres sous la huppe du vent Caraïbe ramassant
peines et pourboires

...j'ai pris connaissance de vos déboires sans aise ô boucliers de
l'esclavage aux jeux de la chandelle Et j'en parlerai aux souverains
des routes et des rivières

j'en parle déjà avec le sourire d'hébétude sans honneur ni
fortune ô îles généreuses J'en parle au pan des murs à l'ardoise
taciturne étalée au grenier aux livres endormis qui ont soif
d'étreintes à l'amer souvenir de la fiancée délaissée à la
défaite ascétique de Montezuma et de Caonabo à l'amitié des
insectes des fleurs et des rizières

vous venez de quelques royaumes jusqu'en terre Yoruba / du
Congo au Bénin ô étrange race soumise à la plénitude telle
l'oiselle captive / tranquille mais qui a soif d'éternité Vous venez de
terres naïves qui séduisent lieux dits de brèves accolades à Gorée
Vous venez de quelques royaumes jusqu'en terre Dahomey aux
épiphanies du rêve et de la démence ô fils de misère aux rafles
des poètes

je suis pour cette mosaïque de chair neuve / noire du sang de l'Afrique
qui lape dégoûts et fleuves géants peuple d'antiphonaires qui
gît toujours dans la poussière comme une étoile immense en demi-
pause et sans espoirs

je suis pour cette race erratique / noire du premier des hommes
primates immémoriaux qui ricanait dans la nuit sauvage
l'allogramme fou de ce continent macabre qui dit la nuit et ses
chimères qui suffit aux mille lieues à parcourir dans la
conquête mais dans la peine d'être homme du désespoir

Arawaks / Caraïbes / Taïnos / Ciboneys disparus hier dans l'océan
des rêves et de la ruée vers l'or des femmes hommes et enfants blancs
comme la neige et le coton qui parlaient à la terre / à l'espace de la
parole courbée en simulacres d'arc-en-ciel

ô peuples Sioux / Cheyennes / Apaches et Navajos Ô peuples frères
des grandes prairies habités de longues saisons totémiques qui
s'en vont encore nus et naufragés / têtes d'exil et de vaincus / visages
pâles et ravagés par la sécheresse et les promesses

l'esclavage a fait peau neuve au beau mitan de cette géographie d'îles
des morts et de regrets

ceux qui ont accompli l'exil des hautes terres qui ont partagé la
quintessence de cette immense tragédie humaine Ceux qui ont négocié
l'absinthe et le lichen la désinvolture des rivières et des
savanes désolées Ceux qui ont érigé cette grande citadelle entre les
mains du vent Amériques des malheurs et destructrices
illégales des mondes A ceux qui ne l'ont pas souhaité ces
randonnées aux grands canyons ces tournois de chasse à l'homme des
saisons ces démêlées pour la terre et ses quartiers de lune A ceux qui

pleurent encore la magnificence des herbes folles aujourd'hui
confédérées Pour ceux-là autant que pour l'estime des hommes qui ne
seront jamais éternels

j'entre dans la reconnaissance des peines et douleurs

je constate réfléchi le monde si vieux de vive voix et en colère

j'entre dans la nomenclature des cataclysmes d'hier et des vieilles
suppliques dans l'indicible jointure façonnée de nos mains

j'entre dans le délire et la nuit océanique partageant vos maux / mes
syllabes capricieuses sur le tas que nous sommes / hommes aux rêves
d'ermite mâchant des mains les doigts de la terre forcenés qui
rêvent debout de dividendes et lambeaux d'humains comme de ces
pierres ruinées parlant au soleil aux pieds des orfèvres

1492 : Ayiti / Quisqueya / Bohio terre des premières tragédies

et colons hautes feuilles perchées sur l'Atlantique cruel mais
désormais célèbre terre d'indiens et de tabac hautes
terres aux garanties d'Amérindiens partis en fumée

Saint-Domingue : terre des colonies bénies au goût de l'amiante pour
l'indigène saisi par l'épave / la fosse et l'échafaud / l'harmattan et la
toundra qui parlent une langue endunée de la racaille originaire de
l'Europe à l'agonie

que reste-t-il de ces hommes nus dans l'espace où je suis né de ces
dompteurs d'oiseaux érodés / engourdis dans le silence de la mort

que reste-t-il de ces enfants des presqu'îles / des archipels des
corsaires et pirates / frères de sang entre les doigts timbrés du soleil

ne reste que le temps des morts et cimetières baptisés par les dieux /
l'encens / le goût de l'absinthe et les icônes en croix lavées par l'odeur
de la mer et les voyages d'espoir sans amitiés qui ne suffisent qu'à
mieux tisser la toile pour l'indigène cannibale

d'ici je bois au nom de la terre pour tous petites et grandes Antilles
habillées de l'ombre et de la déchéance territoires des vainqueurs
sans nulle posture souterraine

terres de migration souveraine

terres de poèmes et de poètes en liberté avec rire et bonheur

terres de sangs mêlés qu'il me soit possible aujourd'hui d'admirer

Cuba ô grandiose créature / magnétique et divine où le bât blesse dans
les veines de ceux qui aiment la liberté de chanter Fidel CASTRO

la Jamaïque aux longues tresses de montagnes désespérées / Bob
MARLEY / fils né de l'anxiété et de la musique / reggae de la
présence et de l'absence des térébinthes

Portorico : au filin d'un continent qui fait encore la fête à l'éternel
COLOMB / victime de ses voiliers ivres de mousse et d'écumes
fraîches

la Guadeloupe aux grands yeux infinis d'alcôve avec sa joie créole et
ses vieilles douleurs île distante où surgit le poète PERSE
comme une lampe en garde-fou

la Martinique tel un lierre grimpe / Aimé CÉSAIRE et ses vers
éternels / doux clichés sur les eaux où je m'installe bilingue auprès des
ondines

Trinidad : grelot de pluie / douce comme une larme d'aquarelles /
muette comme un noyé et cet étang de rêves et de désirs
NAÏPAUL à la tombée des regards et des monceaux de sa voix
définitive

la terre envahie toujours de la mer des flots et des vagues D'abord
Colomb en plein délit océanique qui défie les lois de la relativité
soufflant maux aux équipages forfaitaires de l'Espagne en fête
et ses inquisiteurs / bourreaux d'hier assoiffés d'or de sang
et de la femme indigène

Incas / Aztèques / Toltèques / Mayas tous frères devant dieux et les
hommes aux grands voiliers si fiers et triomphants de la mer et de ses
vagues mortelles depuis l'Espagne / depuis Lisbonne

finies toutes ces filles nues aux seins dorés de rocou toutes ces plages
qui accueillent dans la mélasse solitaire poissons d'eau douce et un
giron d'acacias à mettre aux enchères

finies toutes ces femmes accompagnées de l'enfant qui vit plein de
bonheur et de promesses tous ces guerriers nus d'allégresse revenant
de la chasse pleins de sourires et de baisers à partager avec la
caciquesse

finies toutes ces journées précipitées de rencontres inoubliables dans
la forêt des dieux Pan des hommes en transe qui retracent debout la
marche à suivre de leurs conquêtes à venir

je vous plains ANTILLES à n'en plus finir avec les mots de la
mémoire des flibustiers et corsaires (Cortès ou Francis Drake)
partageant les terres et cette chanson anémique naviguant d'une
main et détruisant de l'autre journaux intimes / hiéroglyphes et
papyrus qui vous tenaient tant à cœur

toute cette érudition disparue et cette paroisse anonyme et ce gamin
non identifié Et la voix de ce premier né (tue) qui fit le tour des
manèges et des îles

je nomme parfois ces yeux mouillés que vous posez entre moi et la
solitude unique présence avide de l'enfance infidèle à vos yeux
qui écartent la nuit du meunier et qui regardent les dieux
endormis / déshabillés par les nuages dans la sérénité imaginée du
souffle de la mer

toutes ces caves nourries de mots et de mensonges envoyés à l'Europe
/ aux infantes de Castille / à la fiancée du Maure et aux nobles
abbesses des Asturies

tous ces échantillons d'hommes et de femmes des îles présents dans
l'océan perdu / d'équations impossibles / de bâillements infinis dans
d'incessantes douleurs catalanes si tant que dure la traversée

toutes ces tueries à la tombée des coupes de neige d'hommes
des îles vierges qui pensaient à la santé des lucioles

tous ces baisers à haute voix qui ne pardonnaient pas ô temps
mémorisé dans l'oubli des morts et du poème

ô souvenance

je vous plains ANTILLES car je bois aujourd'hui à votre source vive
de l'eau du silence et des salutations du matin amante rien que
pour moi et mes yeux si petits comme des lutins pâles dans la nuit

je vous plains sans vous imaginer quelque part dans la foulée des
hommes à bras ouverts des hommes debout qui ont fait la vie / qui
ont défait la mort quelque part aux aguets de la rose travestie / de
ma réponse à la lettre du cacique épuisé

quelque part dans la laitance et dans la douleur du poème qui
s'interroge dans la continuité du caciquat à reconstruire dans
la maturation de cette maison en toit de chaume que je veux belle
comme l'espoir / solide comme les pierres d'une cathédrale / plus
haute que Babel et ses tours mais plus profonde que la grotte du
bédouin

j'ai appris à vous regarder en face (îles des caïmans étoilés) dans les
labyrinthes de vos yeux arqués et dans les profondeurs de vos
fragments de pierre sauvage

je vous plains et je vous le dis dans l'élargissement des bras en fleurs /
en pylônes de trèfle dans la solitude du berger associé au troupeau
dans l'accomplissement du désir des femmes kabyles sans m'identifier
ouvertement à la levée des récoltes des beuveries et des ivrognes

l'insoupçonné des noms propres en deuil et mélancolie du poème /
helvète et serbe à satisfaire dans la mêlée des revendications /
territoires de l'homme debout et de ses légendes sans même imaginer
la démesure originelle des mots et de ses dérivés

ne serait-ce que le temps des morts et des poètes habillés de confettis
... et si la gloire n'est qu'une blessure et le poème une marche dans
l'allée du rêve

Lamentin 54 (Port-au-Prince),

juillet 1999

À PROPOS D'UNE FEMME VOILÉE

pour Meherzia A.

« *Terre née d'elle-même, pluie des Indes assumées.* »

(Edouard Glissant)

et c'est le voile qui fit de notre drame une joute poétique
aux murs de dunes de sable
aux marges des routes de la soie

ton cœur errant comme un grand bac de chimères
contre la nuit siégeant aux côtés de ma peine
contre le frémissement des roses sans tain

tu t'en iras belle des eaux
du sable jusqu'à la grande mer
jusqu'à la table des familles
pleine de fruits d'aumaille et de petites coquilles

un baiser et une étreinte absurdes
nous ont conduits à la grande source d'estuaire
mais l'anneau désiré au circuit d'une ovation passagère
la bague ointe du séneçon des mers
et ces bédouins du désert porteurs de glyphes et d'orages

plus que n'est l'adulation de ton corps à la barre des souvenirs
plus que naît l'haleine de ta chair aux intercessions du plaisir
et mes prérogatives sur les spéculations illustrées de ta virginité
ô femme exemplaire en course à l'avant- seuil du désir

tes propos étaient de rêve d'orme populaire
dédicataire qui fit les frais de cet amour si grand

pour le poète et pour les mots si taciturnes
jusqu'à ses plus grands versets de rêves et de prière

tu fus l'épousée dans le silence de toute aire
plus que jamais à bout d'essaims et de frêles désinences
vaine de ton lot de spectres et murmures sans gîte

tu fus ma joie et ma douleur d'office
l'être de ma garde-à-vue d'athlète
tu fus ma défaillance et ma brûlure d'eau forte
mon édit de paille en lieu et place du potier

t'élever à la hauteur et à la condition de mon poème
telle une querelle de girofliers aux vasques de la nuit
paroles de femmes et gage de la mante à la faveur du chant
tes yeux peints pour l'amour comme ces mains dans le sable
avais-je le droit d'usager cette mantique de la fleur
et l'ordalie du poème

mais tu es fille d'une terre ancestrale
poussière de rêves et de discorde dans ses crécelles
à bout d'enchères dans les quinconces de l'Histoire
et par toi s'annoncent sève et semence à l'assemblée des vivants

tu me promettais baisers d'eau douce aux abords de toute mer
baisers d'agrès mais sans bornes aux frontières de tout fleuve

tu fus ma maîtresse mue au soleil
nymphé des eaux dans le lit du silence
tu fus ma basilique des hautes passes
mon tableau d'affichage ma pierre patibulaire

et qu'est-ce à dire encore sinon le bruit de tes attouchements
le faux de ton sourire de méthylène

les rampes lisses de tes joies bénévoles
la glu du savoir aux squames de tes ivresses
mais tout de ce parfum de pollen sous les algues
tout de cette odeur d'asile et de craie sous le sable
de ce goût d'usure et de calcaire au pas des archives
de cette infime sécheresse jusqu'à l'avilissement de la pierre

jusqu'à l'émiettement des civilisations aux mains de fer
jusqu'à l'extrême bâillement des dieux qui montent la garde
jusqu'à l'irréprochable accointance de la fleur
elle me promettait baisers d'eau douce aux approches de toute femme
mais baisers de sève aux parages d'aubes nouvelles

BÉANCE

pour Guedlie L.

*« la douceur envolée n'a laissé derrière elle
qu'un long ruban de velours déchiré »*

(Roland Giguère)

partagé --- je presse la main de mon amante en pleine aire d'écart et
de regards d'encrier de poèmes bruts récités en traînées de
syllabes hybrides au galop de l'humain

langue du vent mesurant les débris de la chair toute la chair
nue sans nul souffle dans les velus de l'hymen

néance à l'angle des déboires et le crane de chaque femme corps
des mots qui rebaptise les fresques par duvets de neige --- retrace du
doigt les poses mon épaule allongée les fûts de délire et le chaos
d'odeurs hybrides par lacis de plaisirs

mes filles ont hérité d'elle (ma femme) et qu'elles valent toutes les
princesses de la terre en pauses d'arc-en-ciel radicelles
immatures que je bénis jusqu'à la sève de leur amour --- jusqu'à la
gémellaire rosée du plus doux des matins

du rut de mon amour retrouvé pour rompre toute liaison notée à
l'infinif des cœurs qui parlent sans mots formule réfractaire
que je dénombre en tas de rêves arrachés au centaure

retrace du doigt --- ma lippe d'airielle mon nom à la verticale
griffonnant le drap de nos sens mes cicatrices à ras de la laine
ouvrant la route au mâle et à la femelle qui s'offrent la liberté de l'orme
héraldique

testamentaire ton haleine qui me redonne le monde et droit à ta cité
perdue dans ce désir safrané que dilatait la hampe de tes yeux

lamellaires blessures d'où j'imagine mes péchés chevauchant
l'androgynisme globule de ma femme / ombelle affolée aux attroupements
des lobes de l'amour

dit au creux de tes cuisses mon poème --- du cru de ta chair dément le
bout des syllabes que je peins de troènes aux ajouts de notre amour en
cognées de tendresse

je te touche afin de rompre ton exil passager qui fait défaut aux fouets
de mes lèvres --- redonner corps aux assauts de la langue
glands de terre et de plaisirs en tas de mots et de frissons au fil des
salives

tu remplis ma main de sève dans le bûcher des corps et griffonnant ton
cœur qui ne dit mots dans le moût des caresses retrace-
moi du doigt la mordée des jambes jusqu'aux laines en chantier --- l'arc
du premier venu et le chaos des gestes anesthésiques par coups de
sceptre ... et sous les dagues du désir

je te voulais enfin --- remplie d'amours ramassées en syntaxes d'un
langage sans mots et sans bords

pour le soleil de ta bouche dans l'archet des plaisirs je t'imagine
questionnant chaque instant des athlètes à réciter ce chant --- mon
poème d'amour dans le brouillard du plus petit matin de ta vaine
naissance

dois-je toujours parcourir la vie --- ta vie comme un athlète jusqu'à
forger ce poème qui est tien

dois-je pleurer dans l'antre / jusqu'au bout de tes yeux en transhumance
de tes gestes au verger qui se presse

père et mère que nous sommes clandestins informels en quota
d'enfants nés dans le bonheur d'être aimés géniteurs
absolus mâchant la nuit et l'innocence au bord des fleuves du cèdre et
de la sueur qui filent hors des grandes routes de l'homme --- corps
d'un saut vers le maquis pour la sourde résiliation des hautes passes

Montréal, 03 juin 2005

CARNETS

au poète Jean André Constant

*« La confiance en soi est la pierre fondamentale
de la vie. Dès que tu perds cette confiance, la vie n'est
plus que ruine. » (Tolstoï)*

nous avons erré sans le savoir aux portes immaculées de nos vingt ans
jusqu'à l'orée des souvenirs amers de nos amours beautés rebelles
fuyant la sincérité des draps des mini-chambres aphones après l'amour

nous avons jeté l'éponge sans pour autant jeté la soif la liberté de nos
cœurs maltraités au quotidien

que nous reste-t-il de ces années de lecture dans l'intime solitude
sollicitude fragmentaire de tant d'amours végétales embâclées pour
une infirme offrande de tendresse

le poème que nous créons porte l'engourdissement de nos heures de
détresse scission des marges et les tracés de morphèmes aux
effarements de nos gestes muets comme les vents d'octobre

intime l'œil du poète qui fit l'éloge de sa femme jusqu'aux regards
jusqu'aux douceurs de bienvenue

et pourtant dans le jeu des éparpillements
le tissement des phrases de fertilité
dans l'angoisse installée en dessous des vertèbres
le dessein de se souvenir de chaque présage

j'ai demandé aux mémoires coutumières de dessiner la démarche de
l'homme aux semelles innommées résidence de tous sanglots
partagés de l'homme au passeport de carton périmé

aucun souci des aquarelles mais l'éloignement des corps et cœurs sans
gratitude aux descentes des nuits que sollicite le poète soliloque
Ô Gabion des infidèles

Ô Carénage parmi les pins et les palmiers tigés sous les
banderoles

le poète qui entend la voix d'un autre poète

qui poursuit la symétrie des mots jusqu'aux solitudes des heures
hallucinées

le poète qui marche comme ces îles décharnées jusqu'au renoncement
final

jusqu'à l'enrichissement de la terre

jusqu'au dépouillement des attentes vaines

hors de vous cette déchirure aux contorsions de mes actes et la terre
qui s'en va dans l'haleine des vivants

la terre de notre hâte sans recul

notre terre

ô rire heureux des paradigmes

et nous avons erré aux bruissements des racines d'eau jusqu'aux
lisières de nos amours rebelles brûlant la frigidité des draps et la
sévérité des corps de femmes mues par la rumeur

ces îles d'où nous venons taillées dans les pierres de marée basse
avec leurs destins sabrés d'os et d'anciennes vies

nos ancêtres à bout de sueurs dans les champs de coton

qui nous reviennent parfois avec leur gratitude après tant de misère

ces terres aux larges plaies répétées de nos oublis

avec leurs saisons prolongées et leurs récoltes à bout de bras

leurs murmures et le retour de l'ascète jusqu'à l'évanouissement

la mer à nouveau qui repeint les plages trempées de nos amours

74, Sunny Ridge Lane

Andes, NY (Delaware County)

Catskill Mountain (NY), septembre 2007

CE QUE LA NUIT DIT AU MATIN

à Marie Flore Domond

*« Sous les mots, au-delà du silence, nous nous cherchons.
Par le sang, par le songe, par le corps et par l'esprit,
Amants désarmés nous nous défions. »*

(Georges Emmanuel **Clancier**)

je dis Femme que voici porte en elle toute la magnificence
de l'amour tu
je dis qu'elle est la joie de l'amitié / le murmure de l'aveugle né
pour un premier baiser sous l'étale des grands vents

je dis cette femme qui ouvre grand son cœur au poète et aux mots
qu'elle est le commencement et la fin des épisodes sans faim
je dis qu'elle est l'amie l'ensorceleuse que j'aime pétrir dans mes
nuits
la dernière mais la solitaire qui rend justice à l'amour

je dis Femme que voici est ma fierté au-delà de chaque cœur
elle est ma raison d'aimer pour aimer
ma passion et ma douleur mon plaisir
de compagnon des mots et de la chair

je parle d'une femme délivrée des contraintes du pollen
une fleur à taille humaine
femme du sang et des sens

que je salue de mon plus petit doigt
vorace et carnassière de ma chair
mordue au large des villes du désir
ma figurine

tu as toujours voulu partager le pain de l'amitié
le sang de ton innocence illimitée dans la douleur
tu m'as offert un lit plus grand que la folie des hommes
un toit plus rassurant que la défaite d'un condamné

mais n'entre plus dans ma solitude infidèle
quand je dois oublier mes tourments plus vastes
que l'écho de la rumeur d'un cimetière abandonné

et sois polie avec les mots égarés à mes lèvres
avec les plis de mon corps rassasié de plaisirs
plaisirs d'en haut plaisirs d'en bas que je ne veux pas oublier
ni cette promesse en moi fermée aux yeux de l'enfance

je dis cette femme que j'ausculte dans sa fièvre
dans sa chair torturée sans un cri réel
sinon cette offre à l'amour d'accueil et au plaisir d'hiver

le lait de ses yeux où se dresse le soleil
où chaque plainte de femme amoureuse annonce
la joie annonce la fin d'un épisode

je parle de cette femme qui a tous les mérites
sinon l'honneur d'être partisan de l'homme
et de ses mots à l'appétit féroce

de l'homme et de ses mots qui étonnent le cœur et le panorama
des fleurs
la foule et les plus pauvres
le débauché et ses femmes à genoux
le clan des amis sincères et l'aveugle au-delà de sa blessure

ne répète plus ma condamnée
que les mots te sont interdits
que mes mots sont une larme entre deux rives
que mes mots font rougir l'épousée
que mes mots ont le parfum total de la fraternité humaine
ce que je veux que tu gardes dans ton cœur
c'est le battement de tout un peuple
notre peuple démesuré où il y a lieu de raconter
sa longue marche à la liberté définitive

ses révolutions qui font et défont les orties
son alphabet et sa syntaxe qui réchauffent les cœurs
ses vieux poètes et toutes ses vierges folles après la pluie
ses vieux marins et ses camps de militaires sans reproches
ses vigoureux nègres et ses ivrognes insupportables à l'office
ses historiens ses ethnologues aux yeux des fables dénaturées
ses essayistes ses romanciers qui aident à reconquérir la vie

à chaque appel d'homme éclairé du lieu de sa naissance

ce que je veux que tu gardes davantage dans ton cœur
c'est mon passage à l'horizon de tes lèvres
c'est mon degré d'amant sauvage et lacunaire
ce sont mes mains qui connaissent bien l'aura de ta peau
le midi et la transparence de ta venue sur terre

pourrais-je (moi) oublier la pratique à tes cantiques
d'enfant adaptée aux empreintes de l'amour
à chaque minute qui a froid
à chaque paupière ouverte sur le temps
à chaque souvenir répété dans mon calendrier de poète

sois davantage douce à chaque matin passé entre tes jambes
à chaque mouvement de serpent maladroit dans sa vieillesse
à chaque pas d'un enfant maltraité à l'échelle animale
à chaque sourire d'une femme désolée que j'aimais
dans ma déchéance ma solitude
mon point de ralliement
ma dérision

purifie-moi avec l'hysope Ô ma haute retraite
ma bien-aimante que j'ai gagné à la loterie des cœurs
délivre-moi de cette douleur de t'aimer
à chaque pas d'un écolier
à chaque offrande de la femme au mendiant
à chaque geste de l'enfant aux indigents

mais ne me répète point
ô ma contrariée
que mes yeux invaincus te soulèvent au contact de l'orchidée
que mes caresses multipliées boivent ton ombre
que le bout de tes seins mendie le pain et le fruit défendu
qu'un refus de toi est synonyme de désirs
ô ma sacrifiée

toi qui m'éternises dans l'exaltation des délires
dans la nuit votive des gestes sans fin
dans l'accomplissement de tout ce qui est de l'homme
aimé dans ses frissons et ses métamorphoses
toi qui me permets de dissuader le temps bonifié
sans la primauté des fleurs et des chimères

en toi je vois la ville et les ruelles en couleurs
la fonte des neiges écarquillées aux yeux des hommes
pour toi je gagne le large et ses indifférences
malgré l'écho sur ta route et ta nudité qui trahit
la camaraderie des saisons aux bocages des tyrans

entends ce que la nuit dit au matin
que j'écoute le vent et ses réponses à n'en plus finir
que ma timidité d'homme de cœur fait honneur à la nuit
que je me lie si bien au matin où les corps font place à la ruée des rêves

d'avoir goûté le sel de ton sang et de tes sens
touché tes os ta peau ta marée basse
d'avoir été si cruel dans mes gestes et si doux dans mes veillées nocturnes
senti ta sueur et le lait de tes joues
d'avoir interrompu notre marche à l'amour
répété l'algèbre et tous ses chiffres qui lient les hommes
je me plie à ton cœur qui bat au dernier mot des vivants
je te dessine pour oublier la femme de ta première ressemblance

pour toi l'éternelle vivante l'enfant de la joie
dois-je partager toutes les fractions de ton cœur

ta beauté et tes lointains calvaires
ton cheminement vers les premiers matins de ma vie
tes convoitises de la fable et de l'homme
ta découverte dans la passoire de mes derniers baisers
ta virulence de femme fatale qui fait peur

vraiment peur
à cet amour que nul n'aura
vécu

*Montréal (Saint-Léonard),
Trois jours précédant la fin du mois de juin
de l'an deux- mille quatre*

CHAIRS

à Carmelle L.

« j'abrite dans ta chair l'errante éternité »

(Gatien Lapointe)

« Promène-toi, la nuit, en mouvant doucement

cette cuisse, cette seconde cuisse et cette jambe de gauche.»

(Rimbaud)

ton corps que je maîtrise abrite la chair et la douleur de l'homme

éponyme de tous les jours et poète à chaque heure d'éternité

tant qu'il y aura des femmes telles que toi aux pampres de la terre
endormie

pistages au sol de l'amour et de la bien-aimée si belle et si paisible
sous l'haleine des mots

si je sais la gloire et le feu où tant de rêves et tant d'amours honorent
l'attente et la magnificence des désirs

Ô belle à la pesée de rare transparence

de si jolies gammes pour un chant de femme au corps des premiers
matins

----- herbe vivante greffée aux premières nations

chemins de veille en silence éphémère de ma maîtresse folle des vents

amante d'homme captif de nuits salées dans la souplesse des regards

je deviens fou de sa chair qui alimente tant de défilés

tant d'aventuriers qui chantent la bergère

la femme sans os haute dans ses rêves

rêves de naïfs maîtrisant les lignes et les mots du mensonge

rêves de pain et de villages où l'enfant s'y joue en chantant

tes yeux de peine et de sel où migrent les oiseaux

ta bouche trémière et pulpeuse où se traînent les rumeurs

tes joues d'affiche qui suent à l'océan de mes caresses

tes seins de continents sans fin à la dérive de mes mains
grandiloquentes

et ton ventre et ta hanche et tes cuisses qui gisent

au fond des inventaires et au-delà des promesses de bonheur

de cet amour frisolé il y a lieu de s'évader dans la nuit

de capturer l'éponyme des jours meilleurs

de garrotter le temps ou le chant
ou les joies de l'ivresse
du néant hautain à ma faim de tes empreintes
le poids des jours célèbres qui m'ont frappé tout enfant

tu es celle où meurt mon pur-sang étonné
ma page d'accueil qui mène à ton royaume nu
feu de ta brousse au bord de ma ceinture
ce fut toujours cette route qui s'ouvre sur la volupté

chemin des lèvres et de rêves où chaque geste est signe
où se promène dans le lit ce corps que je maîtrise
que j'ai appris à maîtriser dans les dédales de l'aventure
du sexe à l'infini de mes appels au large de tes vigies

si je sais le don des mots et de l'amour au plus-que-parfait
et tant de femmes

et tant de chairs immortelles

Ô belle au décompte de rares courtisanes

tu es femme à l'odeur de bocage et d'épices
parfum des îles closes de peines et de sueur
mes heures perdues dans la vallée des rumeurs et des bergères

tu es celle où chante mon libéra au buisson de l'amour
mon étrangère des vagues et de la mer
ma source devinée de mon domaine
ce paradis perdu

chemin du corps et de ta chair où chaque geste est vie
où j'ai appris à mesurer le temps de tes caresses
la durée de tes cris déliés dans le tumulte de l'orgasme

chair parmi tant d'autres
que je médite dans mon silence
tes élans fous
tes bonds d'athlète de haute promesse
les liquides de ton corps où goûte la liberté
de l'amante endormie

Saint-Léonard (Montréal),

25 juillet 2004

CHANT D'AMOUR DANS LE BROUILLARD

à ma femme

« Que je vais vous aimer, vous un instant pressées,

Belles petites mains qui fermerez nos yeux !»

(Verlaine)

ce que je n'ai pas dit de toi est

que tu es belle

comme un enfant qui mime ses premiers pas

une caresse et le cri du plaisir

le roucoulement de l'amoureux et la joie de désir

ce que je n'ai pas dit de toi et que tu l'es

entre mes doigts comme l'haleine

tu te noies dans le silence qui dit le bonheur

comme pour parler des vagues parfums d'éponges

sans réponse

c'est d'ailleurs le seul désir des mots de ma main
caresser ton corps
m'enivrer de ta sueur
qui voile les cicatrices inachevées des grands saules

c'est pourtant mon grand défaut
de t'aimer entre pauvres mots
qui décrivent les supercheries de la nuit
à chaque éclat de rire
à chaque claquement de doigt

ce que je n'ai pas dit de toi est
que tu es fière

comme une étoile qui mime la voix du soleil
un baiser inattendu et l'écho du bonheur
le bégaiement de l'amoureuse et la peur d'être aimé

ce que j'ai toujours dit de toi et que tu l'es
de ton sacré visage d'ange qui joue à l'orpheline

je regarde si tes yeux sont presque- parfaits
s'ils portent le nom d'aimer et de mes caravanes
s'ils sont des yeux nouveaux aux syllabes éphémères

tu souris comme une orange amère
là où il est interdit d'exprimer ce que l'on croit
tu resplendis et je maudis la nuit
qui voile vainement le soleil et d'autres sentiments

j'ai peur de tes secrets et de tes frondaisons
de tes surprises de tes rondeurs et de tes hallucinations
j'ai peur de ce moment quand le cœur s'arrête
de ce grand jour de l'orchidée et des lamentations

car il m'est donné de ne pas oublier ton visage
d'être épris de ta douceur et vivre de ton amour
d'être présent à chaque touche de ton ombre
car il ne m'est donné que de t'aimer sans fin
dans l'anonymat et dans un désordre plus-que-parfait

que pour toi mon rêve qui dépérit sans cesse

renaisse aux soudures des vertèbres
que nos bras tendus à l'infini d'une nuit
multiplient les gestes à tout vent et à tout moment

je suis cette porte ouverte à l'usage de tes maux
où décrire ta bouche et dire tes lèvres
où souligner tes pas et vaincre tes craintes
est un impitoyable soulagement à mon amour
à notre amour

tu es cette aire abandonnée où je puis croire encore
que l'amour ne trouve qu'insomnie à mes pieds
où mes rumeurs ressemblent à celles de l'adolescence
dont j'ai gardé souvenance d'étoiles dépouillées
de marins d'eau douce de poètes ivres et bohèmes

ce que j'ai déjà dit de toi est
que tu es belle
exquise et tu l'es

comme une aquarelle devinée qui mime les lignes de la main
un regard doux et l'accent du plaisir
l'inacceptable position et la femme sans issue

à chaque frisson que partagent les heures et la durée
de chaque rayure défunte mais légale et de nulle part
ô humanité souveraine ! ô baisers que porte le silence

j'ordonne le guet de ton amour qui ne soit que reflets
qui fait la guerre aux papillons et dérobe leurs secrets
sais-tu que je repose en toi sans le moindre souci
à te parler comme dans une plainte votive
je t'ordonne de procéder à la grande marche
et à l'intronisation de mes songes effacés de mes halliers de regrets

je me nourrissais naguère de forêts de souvenirs
de grandes fleurs d'acacias et d'étranges tendresses
c'est ce que j'ai gardé pour toi comme une étoffe vaine
tel un faux pas effacé qui gémit et ne serait que l'ombre
de mon amour pour toi

ce que j'ai déjà dit de toi (et je le répète) est
que tu es fière

comme un enfant qui pleure son père
une cicatrice et le cri de la douleur
l'émergence de l'orgasme et le premier soupir

ce que j'ai toujours dit de toi et que tu l'es
douce ta main comme un brasier
je regarde si le tout n'est pas le bout du monde
si tes hanches ne recommencent pas la vie
si quelque part en toi n'est pas le paradis sur terre
si tes yeux de brocart n'ont pas changé avec le froid

tu t'abandonnes aux matins d'outre-tombe
et je me donne à t'offrir mon passé et des roses géantes
un domaine de vacances où règnent les vieilles amours et les
anciennes querelles
je te parle d'un pays où les femmes ressemblent à de simples doigts
je te parle de l'utilité des saules de la terre et de l'eau
je te parle de ce besoin d'amour que tout homme a voulu

je te parle de ce vilain cri dans l'échauffourée de nos corps
un coup d'amour un coup de rire comme l'éclair qui passe
tu me tritures et j'agonise avec l'espoir d'être toujours aimé
tu me digères et je chevauche sans cesse
mon pur-sang vers l'abîme

CHARMES

à Roger Nicolas

« Je suis un berceau

Qu'une main balance

Au fond d'un tombeau

Silence ! Silence ! »

(Paul Verlaine)

butineuse l'abeille exponentielle mêlée à la chair morte de l'adobe
telle une Croisée inconsolable aux lèvres des pages lourdes de nos
filles mutilée la femme intégrale née dans le grès et dans
l'accouplement immense de la sève brute des auges

la barre des jours vécus sur la chaussée plus large que les golfes et
plus vaste que la révolution des hommes et leurs accents de grande
tolérance

si près de l'ourlet de la phrase plus grave que la caution du condamné
à revêtir la langue d'anses nouvelles et de chartes saisonnières

si près des petits mots nourriciers de la fumée des cathédrales plus
basse que ces cornets de pluie

la pêche à la corbeille de femmes à mettre au lit des amours si proches
de la délinquance et de nos premières défaillances
réglementée en hauts lieux par l'Officiant en marche dans l'évocation
des poètes oubliés qui furent des hommes tels qu'espérés

de si bons pisteurs que nous étions / qu'ils furent à la plénitude de nos
demandes et sollicitations aux dieux de la rivière aux
redresseurs de torts terrestres que l'on mesure dans l'éclosion des
songes et des visions de haute tractation

dois-je t'interroger à la cueillette d'aranmacées de feuilles d'oponces
et d'aloès baissant le ton à chaque pelletée de terre muette qui nous
précède

dois-je bientôt annoncer l'insinuation parfaite de la libellule à l'entrée
des forêts la mutation et l'alliance des basses îles de l'archipel
aux villes saintes

statut de femmes réglées pour la magnificence en haute mer des gloses
et des hommes de toute race

peau brune et ardente comme l'araine sur la berge

peau couleur d'argile comme des cruches dans le vent

peau blanche comme la neige à la sangle du bonheur

statut de filles immaculées et qui s'en vont au pas des hommes
maquillés de rumeurs

hommes en quête de Belles à verrines

hommes en proie à la chaleur de filles minces et usagées

hommes sauvages jusqu'à l'intégration et dans l'urane de la nuit

mon refuge est un volcan au bilan lourd de porteuses d'histoires / de
flancs de jeunes filles

associées à mon apprentissage au-delà des stances nouvelles

mon poème est fait de gantelets doux et de rotins de phonèmes
imaginés sans que la fleur n'ait point commerce avec les cochenilles
ivres de genièvre mon poème est une grande île d'arbouses
nues dans la nuit

nous n'avions point tenu en liesse la libellule éduquée qui voyage
entre les hommes libres et nos femmes

et pourtant dans l'oratoire dissident du dieu nouveau
maître du luthier et des crécelles

j'ai pris la liberté d'offrir à chaque vague des hautes mers ma prise de
tous les jours le souci des terres lointaines comme menuaille
de même gîte

comme ce guéret si vaste et si austral que le Poète au gîte de sa bien-
aimée témoigne de la rudesse des deux hanches des
cannelures dans son ventre pour le passage des aveugles à la veillée du
voyageur

CHIFFRES

au poète Eddy Garnier

« *Oserai-je déranger l'univers?* (Thomas Stearns Eliot)

tribus de ciel abandonné serpentins de joie au ventre dur tel
celui d'un canari à l'eau fraîche veuf de nuit dans toute sa
plénitude de ligament accablé sans relâche au bas d'un sacrilège

mais la marguerite habitée d'un limaçon au corps mou n'a point de
squelette mobile allongé à l'année longue

pour que la mer

ma mère se déploie dans ses vagues d'assaut au soulagement des
pluies

s'il faut compter les figurines d'occasion le cri du geai la mangue
écartée les libellules et l'aubier l'ombre d'un trident les cicatrices du
pêcheur aimé la dague mortelle de l'archange les racines du pissenlit
la passion du chêne et l'orme inhabituel

s'il faut aimer sans aimer au pied des nuits d'hiver le citronnier des
hespérides la frondaison des cerisiers la configuration des galaxies le
sourire des sentinelles une hanche placée sous aucun signe la passion
de l'anthère le poudroisement du rocou l'effritement des œuvres d'art
(figurines ptérodactyles) et les attaches définitives de
ma femme aux joues coiffées des pastels d'éternité

ainsi va pour la soute à mérous les ossements de poètes devant leurs
prénoms le scarabée dans sa forme urbaine l'hippocampe et
l'hippodrome Eberth ou le règne végétal

imaginons au milieu de ces chiffres à dorades les battements d'un
tambour qui innove le vacarme le poète et sa femme aux alentours du
vent deux mains légères où repose l'ocre apaisée

des chiffres sans cesse qui font la fenaison les délires des populations
l'hégémonie des artères les pêches miraculeuses en l'ossuaire des
nègres fous de Virgile

des chiffres et des pages où s'effrite le poème ainsi que les entrailles
du verger qui se greffent jusqu'aux ongles de l'hiver

des chiffres et des phrases sans cri ni angoisse de l'aire définitive aux
confettis qui enfantent le glyphe

glyphes des dieux innombrables qui habitent la Terre depuis la
dernière guerre céleste majesté des stèles et sables de la mer
peints au pied du temps palmes d'allégresse dédiées aux enfants
des vivants et des hommes

serpenteau en joie ou de peine d'amour comme une femme insatisfaite
mince filet de paume qu'enfantent les cyclades sans membres
mollets d'athlète et cuisses de vierges démesurées au passage du
lancelot hanches fines attachées au rouet de l'huis mort

mes chiffres roux étalés par touffes de mots des poètes en larmes
contre les solitudes chiffres paresseux au nombril de l'ombre
des régisseurs d'écriture à la hauteur des attentes éternelles

mais que ferions-nous si nos chiffres renversent l'univers des marchés
si des gadgets masquent le guet du banquier en peine
si l'économie goutte à goutte fait éclater plus de mille rayons de lune
des voix le crépitement des cailloux des tambours au rythme des
feuilles
pieds brutaux de robots anodins

parlez tambours
pour que la mer veille l'ancêtre au pied poudré
qu'eût aimé le myosotis

chantez mages et poètes
torses nues aux cheveux de mimosa
chantez à la dictée des poètes
mains levées sous la contemplation des étoiles
les fanaux les bambous
les lampes qu'il faut éteindre
de cette île amante et captive

totems aux cheveux bouclés d'un métissage d'excellence
d'une politesse soûle et sans sexe les voilà seuls et sans

syllabes chiffrés dans l'incompréhensible pardon des pages et bisons
abattus

en mille rêves de triomphe

jusqu'aujourd'hui vers la Seine et le suicide

ailleurs jusqu'aux repères sans noms

le sacrifice et les dernières présences

le rappel à l'innocence

l'esprit rebelle

à l'esclavage

Laval, 15 juillet 2007

CORPS DE FEMMES

à Yolaine, Maryse, Ghislaine, Carole, Esther
et Patricia

« femme de neige au sourire de lait »

(Jacques Brault)

*« Femme nue femme noire vêtue de ta couleur
qui est nuit »*

(Léopold Sédar Senghor)

dévasté mon cœur que celui des corps de femmes talismans au
gypse de l'eau des matins femmes de neige / femmes des
tropiques aux squelettes / aux fleurs hydropiques d'azote
minuscules qui cherchent refuge sous le hamac de l'étranger

fabriquée la femme de l'orateur aux lèvres d'enfant / aux seins dans le
large du passeur qui n'a pas eu le temps de mettre son doigt dans le lit
des martyres / adolescentes nues attirées par les charmes des huttes de
nègres ramassés pour la conquête des hautes terres

ô filles des hauts bois cruches d'argile à l'idylle efficace
ventres fermés à toute interrogation sur l'amour des langues
hermaphrodites pages closes de feuilles sans audience livre
ouvert sur des corps épuisés à l'intime conviction de plaire à l'épousé

fatiguée la femme du poète sans histoires et sans rêves de
débauche contre le soir des folles paumes badigeonnées de l'eau de la
fécondation

il y eut Michèle aux gants de sa race qui monte la garde aux
privilèges de faire l'amour au bord de l'orage

il y eut Ghislaine cannibale sans gênes qui pose nue devant les ficelles
il y eut aussi Carole habitable aux mamelons de bonheur

aux fûts de seins gonflés et convoités par l'orateur allongé sur les plus
hautes tours de l'enfance canonisée hanches de colombes
favorisées par les scaphandriers possédés au fond des mers cuisses
vides des savanes braquées sur la route du boudoir mamelles
de sentinelles agrafées aux comptoirs de la félicité

il y eut Esther aux pieds plats qui concocte les heures dans les vasques
sans saules

il y eut Yolaine aux yeux cernés qui vivra éternellement

il y eut Maryse aux rires d'enfant des cités et des enjambées de femme

et il y eut ma première fille baptisée dans les mots et dans l'hiver des
sarcophages

dans ces corps scalpés au filin de mon anxiété qu'accueillent les
oursins et les sarcelles aux cruches cassées aux mâts des molaires dans
les ruelles

majuscules tentatives de partager les imprimés avec
les foules que de grâces et de folie de joie dans la manne des
filles habitées de mes mains

cuisses pleines de fémurs capables de s'attacher aux sureaux
pots de gouache à la folie ordinaire touffes de billets doux à
l'aimée interdite

tranches de femmes agenouillées dans la fertilité des chandelles
basiliques de chairs liées jusqu'à l'épiphanie gants du
lendemain ridicule aux danseuses nues dans les forges

si tant est qu'il existe encore des femmes évasives des joues fuies et
de la lame des pluies en gouttelettes sises au bord de l'arc-en-ciel
des corps d'été visiteurs dans la chaleur du ventre à l'assaut des
registres de la plus haute mémoire yeux horizontaux dans la
nuque d'une truite sculptée en nacelles de l'infidèle je vous
suis dans vos querelles et dans vos impossibles maternités plus
chaudes que les larmes des fanaux ô bras de vierges ô chevilles
téméraires ô nues des mauvais souvenirs

aux goûts des époux du golfe et des caps traités par le vent / le sel et
les mirages d'enfant qui circulent au froid des villes allumées ou d'un
marron inconnu / indésirable à l'ancêtre des veuves conditionnelles

et celle qu'on pensait la douce aux jambes écartées noyée dans
une idylle en lettres capitales ô Patricia qui me fit l'ombre d'un
caillou passionné dans un calendrier aux envols de feuilles
domestiquées à souhait et quelle est celle aux hanches de fauve

traquée dans l'amour et qui me rejoint à la course des amants
parachuteurs de salives incendiées comme des Maures

Pierrefonds (Montréal),
automne 2003

CRÉPUSCULAIRE

*« L'âme a deux yeux : l'un regarde le
temps, l'autre se tourne vers
l'éternité. »*

(Angelus Silesius)

écrire autant que naître dedans et sur la vie à la volée des ortolans qui font les
belles à tout chemin qui font les siennes à perdre haleine qui
passent et repassent à toute allure dans nos rêves d'enfants dénaturés

les mains debout à l'encre de chine s'habillent comme des sommeils tombés à la
jetée des aquarelles d'hiver

ô mon premier hiver bercé à l'hyperbole des saies en rut

j'ai nagé mains nues à toute eau claquant le mât des soleils où chevauchaient mille
feuilles et pissenlits comme des ocelles de lune au bégaiement de l'hiver

j'ai tracé mes rêves d'homme mûr ou plutôt ce qui me reste à accomplir au val
des trépassés

j'ai noté île errante dans la nuit mon île à l'épi grand de vos yeux libellules de
tant d'années de transe

versets des îles que j'affectionne au temps des pluies vagues d'allégresse

rum d'elle puisqu'elle avait le cœur d'un tyran cette île d'oiseaux de
proie et de passage des pluies sauvages au ramassage des morts et
des vivants de la dernière révolte

je suis l'aphone (entendons-nous) sinon le grand hâbleur du quartier qui
déraisonne dans la lourdeur des crimes jusqu'à l'évanouissement des écailles

je suis le poète meneur des filles et des racines sans pissenlits amant de
la fertilité des oiseaux migrateurs qui chassent à l'abri des essarts

murmures soumis de mon dernier voyage à l'automne incompris des pages
trempées dans l'encre des naissances de cette naissance posée sur
l'enclume des cœurs postés en caravelles du souvenir

il ne m'est d'autre souci que la présence d'un enfant dans les havres car je suis
l'extrême le difficile et l'éphémère l'immobilité des foules et des
gestes à venir

fuyons le vif et doux sommeil des orchidées
mais partageons le bonheur à pleine poussière dans les ruelles

nous faut-il que la page et les maux pour mieux saisir le harcèlement par les
mots des poètes et des geais considérables dans leur tressage heureux et
maladroit de nos gestes d'écoliers

l'océan est une femme élégante tissée de l'eau des ardoises et du burin

Sainte-Thérèse , 27/11/ 2008

ÉCRITS

pour JohnJohn

« *Les vers ne sont pas des sentiments, mais des expériences.* »

(Rainer Maria Rilke)

par Écrits de lune domaine de l'éclair des mots dans la béatitude
des gestes du poète fatigué

écrits qui roulent et qui s'amuse dans la mêlée des jouets envoyés en
cadeaux de part et d'autre des continents séchés à flots

l'Afrique d'où tu viens de loin l'Afrique immémoriale où le règne
animal est d'espèces inexplicables et fragiles

l'Afrique des lieux dits hurlements et glas mère de la Nuit et
des jours sans compter

l'Afrique maternelle Terre en l'ossuaire des survivants des guerres
entre villages d'acajou et nègres aux pieds fins

des jouets concoctés par liasse de tribus fidèles à l'envahisseur des
affamés du royaume de Bénin jusqu'en terre Yoruba jusqu'à
l'extinction de tous les pygmées et avars sans nom

du thé et des fruits secs pour la naissance de l'enfant procuré dans la
satisfaction totale

des cerfs volants et des lanternes

des pluies d'étoiles et figurines sans appétit
des féviers bougainvilliers de mille siècles
une maison miniature aux simples traits de géomètre

minuscule enfant de la liberté d'un père ou simple membre de la tribu
des révoltés

compagnon de peine aux mains fragiles et frêles

humble personnage aux doigts ouverts sur l'île des mille regrets

mon pays ton patelin

dans le néant des désirs inassouvis

vient-on à peine de te délivrer du fardeau de l'eau de vie du liquide
amniotique seul et nu dans la brutalité des vaguelettes
de l'enfance et devant le cri de ta mère vis-à-vis de l'abîme retenu
pour les humains offensés

tête renversée et le cordon autour du cou minuscule aux
yeux

des hommes inquiets de tant de mystères

je te soupçonne

inlassable petit homme

de partager mes gènes dans l'inventaire

des territoires assignés

mon petit homme immobile me regarde d'un œil certain
immenses ses yeux renversés dans la patience de l'hirondelle

ici et là

haut perché

dans la margelle de l'exil

patience de tout ordre

demain peut-être demain

Sainte-Thérèse (Québec), 07/09/ 2008

GESTUELLE

à Roland Morisseau

Serge Legagneur

à Jean-Richard Laforest

« Au- delà de la glace, du nord, de la mort, notre vie, notre bonheur. »

(Rainer Maria Rilke)

compagnons de la grande rivière du nord

compagnons qui s'éveillent dans la tristesse des oiselles en poèmes

que la marche soit lente

mais que le décompte de notre pain quotidien

soit à la mesure du cri et de l'enfant qui a faim

compagnons de la grande muraille que j'éprouve dans mes poèmes

voix de haute haleine attachées à nos souvenirs

visages d'habiles pourvoyeurs de mots fragiles à chaque visitation

jeunes radoteurs toujours présents au rendez-vous des poèmes

comme au premier jour de la naissance de l'aîné des poètes

je vous salue comme à la première neige
comme au premier sourire de l'enfant à peine né
je vous salue entre les gros mots et le bonheur
de nos fillettes qui se refusent au silence
je vous salue avec les mêmes mots maigres d'un petit matin à perte
d'ennui
là où habitent pécheurs et sentinelles de la garde des mots
qui n'apprivoisent que les syllabes de notre premier cri
de notre chair depuis belle lurette mise aux enchères
que saurais-je de la terre que j'embrasse dans ses tours parallèles

vous avez ouvert la voie à la caravane des mots
des maux d'une terre mystérieuse de paradoxes et d'espoirs
vous nous avez montré du doigt le désert de Gobi
et ses squelettes et tous ces morts réconciliés dans la nuit
ces oiseaux-dinosaures ces carnivores mécontents de leur sort
en somme tous ces manuscrits délaissés aux entrepôts de l'Histoire

le temps est insondable et les poètes
des voyants de haute lice comme à la fin d'une phrase
fieffés navigateurs d'eau douce dans la vallée des syllabes
fiers croisés dans le ventre du lexique
illuminés et rassembleurs d'étoiles pour la révolte

des sangs mêlés

vous qui avez léché le souffle des grandes caravelles

vous qui donnez dans le silence des longs murmures aux jupes des
primevères

dans le rêve et dans la nostalgie des fruits défendus

vous suaires des petitessees et des espérances muettes

qui dites la faim des fossiles parmi les fous

vous pirates pauvres et coupables des fausses accusations sur les
lèvres

qui rappelez Homère dans sa souffrance et dans sa fidélité à l'écriture

vous ramasseurs de parchemins et de blessures

quel destin que de renouer les mailles de la solitude parmi les
hommes

la vie est une garce et les poètes

glyphes de la divination

grimoires aux alphabets façonnés de crucifiés

voyants des voyelles atomisées sur une page d'histoire

jusqu'à l'usure des embruns de chaque cauchemar sédentaire

fut-ce le temps des grandes découvertes de ballades
d'odes et d'élégies spontanés pour les beaux yeux de l'aimée

ô grève des hommes et de la terre sauvages
inflexibles sous la crue de l'amande éphémère
mais pardonnés au ressac des pierres que l'on ignore

je vous salue de nouveau
Ô poètes de la liberté et de la garde des mots
frères indubitables modèles
pour la quête à la joie
et à l'ivresse des lendemains

que reste-t-il à écrire
après nous avoir ouvert les chemins de l'indolence
la grande route des alphabets jusqu'aux vêtues des saisons
que reste-t-il à promettre
avec la fidélité des mots et l'acharnement du bouleau
sinon les rues de notre enfance
les doigts de nos amours
les folies de nos paupières et de nos baisers partagés

le temps est indomptable et les poètes
comme des enfants aux semelles de l'exil
où je chasse la femme
l'unique désirée de cette aire énorme
l'exil de mon enfance et de mon adolescence
parmi des hommes de première main
avec les mêmes blessures et les mêmes interrogations
de crucifiés et de chasseurs de maux dans la foule
des témoins

que passent nos chemins de songes la nuit et les poètes

Repentigny, été 2002

GRIMOIRES DES INFIDÈLES

à Valentino N.

*« La mort est une vieille affaire d'éloquence
Répandons nos cheveux jusque dans la légende
Et donnons à nos dieux la beauté du mépris. »*

(Charles Le Quintrec)

*« Les privilèges de la beauté sont immenses.
Elle agit même sur ceux qui ne la constatent pas. »*

(Jean Cocteau)

comment donc ne pas s'imaginer le balancement des voiliers
et les jurons des marins
comment donc ne pas se souvenir de l'ironique sentinelle
qui nous gardait à vue
des battements d'ailes d'oiseaux que nommait la génisse
de la grande allée en fleurs comme l'outrage fait à la dévote

au jeu anonyme de la pluie
il y eut les plaintes des danseurs de carnaval
il y eut la prolongation des épopées dans la légende
il y eut nos dieux et la beauté des halos consacrés

poète fossiliaire qui comme Rimbaud a fui les mots
petit émeu de l'écriture discrète aux gonds d'argile
qui aima Magloire Saint-Aude
Roland Giguère Michel Beaulieu et René Char
Saint-John Perse dans toute sa sévérité
d'explorateur contrarié
et ce poète légendaire Ô Legagneur d'une égale fraternité

il y eut aussi les mots formels de la mer intoxiquée
notre père entré dans la légende des soldats
le fou dans la nuit qui récitait Homère
l'instant d'un poème dans la dérogation en mots
des vivants

tous nos amis sont morts / balayés par le temps
ô Temps des fiançailles sans baisers
ô Temps des amantes sans mémoires renouvelées

la mort est une vieille pensée de l'au-delà sans mondes
comme la vie est une vieille coutume des vivants
sans pardons

on rêvait de conquêtes et de jarres retrouvés
de poèmes fabriqués à la main
de filles de vieux poètes maîtrisant les solitudes
de hautes montagnes et de larges rivières qui chantent
les derniers chevreaux du condamné
de pleines pages d'écriture dans une langue étrangère

on rêvait mais sans trop élever la voix
dans la nuit des infidèles
de grimoires
de grands auteurs
de poèmes songés au seuil de la nudité de l'homme
on rêvait de grands poètes
comme Pedro Mir Césaire ou Evtouchenko
on lisait souvent Thomas Stearns Eliot et Cummings
Dylan Thomas / Rimbaud / Verlaine ou Baudelaire
et ce poète à Cuba d'une fraternelle égalité

de tous ces livres ramenés à la maison par mon père
ce poète d'une écriture épistolaire de bon cru
celui qui m'a fait tant aimer les livres
les mots des autres autant que la félicité d'un fin poème

Durand / Grimard / Laleau / Brierre furent de ses favoris
renommés jusqu'au limon de la Terre
poètes et témoins féroces de l'inhumaine condition
des hommes et des femmes enchantées
poètes des émerveillements et magnifiques poèmes
coulés à l'eau de rose aux signes de la tendresse

j'écoute aujourd'hui le chant des dieux qui me parlent
dans la nuit des songes et de la volupté des femmes
que j'ai connues trop tard dans un chaos désespéré
de ma mère abandonnée mais soulagée par l'exil

anneau blessé qui n'a pas pu se redresser
dans la gloire et l'innocence du minéral
voici et voilà sa peine fabuleuse
insoutenable jusqu'à l'odeur caillée des lunes

mais nous
on rêvait de partages dans un lot de poèmes
de paroles refusées à chaque battement de nos tempes
de fillettes jumelées à la lisière de nos songes
nous lisions de grands poètes sans avertir l'homme

notre père qui nous guettait dans la joie anonyme

vœux de partage et de bonheur

jeune frère

à chaque bûche de désirs

à chaque livre ouvert sur la malédiction

du Grand Inca

notre père compté dans la légende des soldats

à chaque minute de haute naissance

de nos frères baptisés dans la croyance des poèmes

carrefours des mots et des rêves vides

mais redoutables à chaque rumeur d'abus ignorés

vœux d'écriture florissante

pour chacun des hommes de la Terre

étendu dans la solitude des maux

de tous les jours

CCHM,

Saint-Michel, été 2004

HÉSITATION DE VOIX

pour Jasmine N.

« *Jeune fille plus belle que les larmes*

(...)

beaux yeux aux ondes de martin-pêcheur du matin.»

(Gaston **MIRON**)

sans te dire ma vie et le midi qui sonne incompris dans la rutilance
des étés prometteurs Mais te dire mon amour qui cette fois-ci a le
goût
de menthes brisées trop tardivement à toi ma fille que j'aime tel
un collégien attaché au profane que tu es des vierges sans opulence
que digère ce peuple d'hirondelles

cette petite fille qui (chez moi) transpire un amour neuf avec tout
le tumulte de ses gestes égarés de ses pardons clandestins et de son
sourire d'écolière

je la vois grandir aux yeux des hommes futur conjugué
au péristyle du destin Je la vois célébrer entre mes mains la beauté
de son nom / la vigueur de tout un amour sibyllin

je l'imagine déjà en jupe d'obsession étroite de sa voix mesurée
portant lunettes et jarretières Je l'imagine déjeuner sans moi
compter ses folles idées d'enfant née à la minute relire mon
dernier bouquin bousculé par le temps attendre la fin d'un cours
pour parodier le poète

j'écris d'ailleurs pour elle (ta mère) ce long billet qui est tout un
poème à une femme que j'aime Je la cherche constamment dans la
nuit des roses et des présages car je la veux au creux des mains
dans mon sommeil et dans le temps vivant de son amour et pour moi
dans la vasque des mots et le cal aimé des iguanes

je ne regrette rien : sourires d'amphibiens / corps d'haleine complice
de notre amour / bonjours aux aguets / verbe indolent / jupes
d'aventure / langage d'hirondelle

sans nous corriger quelque part dans l'itinéraire des couplets de rêves
sans carnets d'adresse ni poèmes

je suis gardien de ses secrets les plus discrets ô faucille mon
aimée
et de ses yeux retroussés il y eut son regard d'enfant de province
dans tout son ébahissement

il y eut parfois ses lèvres et sa voix masquée Il y eut aussi son corps
dans ce pantalon blanc de neige qui me disait d'allumer la vie

mais je reste gardien de tous ses espoirs de femme fatiguée / utile
matrice à mes entrailles / linge en habits de noce et de rosée / petit
oiseau promis à la volée du vent

si tant que s'interrogent toutes ces pages écrites afin de célébrer notre
première rencontre ce cri à deux de commis-voyageur
réclamant le droit de rompre les eaux autant que ces photos
d'enfants accrochés au poème de la vie traduisant la peur de te perdre
hormis le mot de passe des laguis enflammés autant que ces
délires qui accusent la majesté de mon amour pour elle silencieuse
épiant ma colère

de ses seins et de ses yeux présents sous les pitres du temple
je l'exploite féconde et sans relâche dans la fébrilité du
diaphragme maquillé au féminin

pour ce poème écrit sous sa jupe d'adolescente sans interroger l'anis
l'absinthe et l'origan je m'impose d'un ton bourru de poète

remets-moi femme ce pantalon bleu d'indigo qui te va si bien
et ce corsage fait d'aquarelles qui libère ta poitrine de l'incontinence
de la chair

j'écris aussi pour toi / silencieuse fleur des nuits / beauté à faire
l'écho des cœurs si attendus

tu es la coordonnée des jonctions libres d'épousailles immaculée
sans préjugés des unes et des autres fille de sibylle fleurie et
amie du pollen

j'existe d'ailleurs pour elle (ta mère) nourricière et mes petits
bateaux à sillonner son corps fragmenté entre mes mains pleines
d'écarts et d'amour

car elle est encore la plus belle à écouter malgré le deuil des grands
départs

elle me dira vite d'aller et d'embrasser les enfants endormis
je lui dirai d'un regard vrai mais désespéré ma compassion et ma
sincérité compulsive à la crue belle de son amour

toutes ces pages et tous ces mots maladroits qui me font un voyage de
cœur à travers les limbes Tout ce long poème rien que pour toi /
inconnue du sexe et des plaisirs de la chair prochaine

rien que pour toi comme on porte l'enfance à la vanille ce long poème
de l'archipel qui accompagnera nos bornes et nos maux dans
l'anonymat des fêtes de campagne

j'ai fait ce long voyage certain de tes yeux de châtelaine afin de
retracer l'amplitude / l'amphithéâtre de ma passion pour elle l'exilée
recherchée dans les poquets des jours ô toi la belle précipitée en

équation d'ivresse qui m'as apporté (comme le facteur) l'espoir des
cocons en faîte et de la sentinelle

tu es la copie exacte de la femme conquise
tu es la vague sauvage de ma résurrection
le silence de mes arcanes imaginaires
l'authentique créole de ma ville endormie
tu es la feuille lointaine invitée au rendez-vous
le grand livre ouvert sur les sables comme un coquillage
mes attentes si belles qui ne sont ni mâles ni femelles

tu es la réconciliation qui me lie à la chair
l'accent soudain où s'annulent mes vieilles répliques
l'hibiscus murmuré dans les hautes feuilles du vieux sorcier
tu es le grand chaos dans chaque homme et dans chaque femme
mon aimée la fluidité de ma chair ma frénésie et ma frayeur
mon incendiée
mon insensée

INVENTAIRES DU POÈTE
À SON FILS ENDORMI

pour Jodd

*«Ô grammairien dans mes vers ! Ne cherche point
le chemin, cherche le centre ! Mesure, comprends
l'espace compris entre ces deux solitaires !»*

(Paul **Claudel**)

*«je connais aussi une étoile saignante
dans son étau bleu
dont les reflets de douleur m'éclaboussent
chaque fois que le jour meurt.»*

(Roland **Giguère**)

1.

et pourtant

tu es l'étoile dans mes vers

qui donne garde à mes mots

à peine épelés

2.

tu es le double de mon appartenance
à la folie des femmes
et à l'incertitude des rêves les plus anciens

3.

et t'ai-je aimé comme une syllabe d'espoir
telle une amulette qu'il me reste à décrire
comme une marjolaine au large de mes souvenirs

4.

mes mots pour toi sont faits d'encre
de coriandre de romarin et valériane
entre deux gouttes de rosée la rose et la cétoine
entre deux consonnes et une voyelle désamorcée
mes mots ont une histoire qui fait pourtant pleurer

5.

tu es le fils unique exemplaire de tant d'amours
de tant d'erreurs aux contours des regards
tu es l'enfant blessé dans l'ombre des lignes de ma main

6.

tu es le dénouement de mes nuits fractionnées
l'issue à ma nouvelle odyssée dans le limon des cœurs
tu es l'oiseau destiné à la fragilité de l'abeille en laisse

7.

tant qu'il y aura mon cœur à gauche pour aimer
tant qu'il y aura mon bras droit pour travailler avec des gestes
d'homme
tant que toi et moi dessinerons sur une feuille vierge
la mélancolie d'une étoile et l'obsession des sphères de convoitise

8.

tant qu'il y aura des hommes et des femmes pour réapprendre à vivre
nous serons deux à enjamber le torrent de la vie
à dérouler le papier peint de trèfle sur le lit des océans
mais nous ne ferons qu'un abandonné dans la froideur de ce pays
qui cherche l'ombre entre nous deux solitaires

9.

ne parles-tu pas à mes silences quand tout est absent
même ce poème dédié à la femme libre dans mes habitudes
cette femme aimée qui ne reflète plus cet amour soudain
les yeux aux anémones qui ne consolent plus les enfants

10.

n'entends-tu pas pleurer ton peuple avec les papillons de la Saint-Jean
autour des armoiries et face à la lampe allumée
qui dit bonjour à la bien-aimée pleine de baisers

11.

hautes tours de mon enfance que les caprices du sablier ont effacées
hautes demeures apprivoisées pour la révolution et pour la poésie
ta poésie innocente qui doit s'ouvrir les ailes encore chaudes
à la rentrée des étoiles sur un petit cheval blanc

12.

et pourtant
tu es un long cri d'espoir imaginé dans la douleur
de tes yeux si tristes

13.

tu es le double de mon appartenance
à la foulée des hommes et des vagues sans vanités
l'unité dans mes habitudes d'homme nu devant ses mots

14.

et t'ai-je aimé dans la vasque de mes espoirs si indolents
comme un fruit mûr que l'on s'offre sans regrets
telle une coccinelle malaisée dans sa cellule

15.

et à force de t'appeler tout en pansant mes blessures
je cherche aujourd'hui mes mots de prémonition
mes mots qui font pourtant pleurer l'albâtre
mes mots qui guettent les marges et la géographie du poème
des mots
de mes maux incontestés
sur la page entière

Montréal, 21 novembre 2004

LIEU DE MA NAISSANCE

à Claudel et à Clarel

« Je hais l'oppression d'une haine profonde. »

(Victor **Hugo**)

une larme entre deux fleurs sauvages déshabillant les orages / la
moisson des terres cultivées la passion des mains appliquées au
champ de cannes

juste une larme entre deux fleuves

Artibonite et le Guayamuco

simples tracés d'esclaves au temps béni des colonies

j'aime cette terre pour la fringale et les friandises d'enfant partagées à
la soignée de nos membres

j'aime cette terre pour son nom inscrit sur la pierre balafrée des
libertés

j'aime cette terre pour l'odeur du petit-mil de la moisson espérée

j'aime cette terre pour les plages le sable l'eau des aimés au solstice de
nos étreintes

j'aime cette terre pour les libellules et les chrysanthèmes à l'étrave de
nos enfances

j'aime cette terre pour les fleuves les sources les montagnes attentives
à nos amours

j'aime cette terre pour les effluves les embouchures envisagées à la
croisée des chemins

j'aime cette terre pour le tambour et les hounsis qui dansent au faîte
du plaisir

j'aime cette terre pour le sel ceint de la mer et de nos songes

pour les matins apprivoisés

les papillons de la Saint-Jean

les cerfs-volants des carêmes

l'orée inattendue des desseins et des douleurs

pour le sourire dénoué de la ville sans créneaux

j'aime cette terre pour les mots des poètes sur des pages endormies

j'aime cette terre pour le passage des écoliers désabusés avant l'entrée

j'aime cette terre pour les demoiselles aux sourires à demi-effacés

j'aime cette terre surtout quand on joue aux osselets avec l'espoir de
rattraper le temps et les auvents

j'aime cette terre que

ni la mer à l'arrivée des colons en sanglots

ni la terre chaude masquée d'indigo

ni l'oiseau-mouche inscrit au dos de la bécasse

ni la poussière ni le sable ni les apatrides

ni le soleil en bandoulière

ni la douloureuse délivrance de la femme qui meurt dans ses eaux et
dans l'enfance

ni les échos de la misère

ni la sève brute des mémoires

ne sauront arracher au cœur même des coquillages

vierges des îles meurtries / mûries dans l'allée folle et d'entre les
totems s'échappent des roses géantes des rires et des amants refroidis
où gémissent les fontanelles de la mémoire / méiose des heures
inanimées

te voilà gestes flous des mémoires te voilà

que je salue entre l'œil et le doigt

qui dès ce soir marque l'instant indéfini

la nouvelle aire à l'encolure des rivières des gemmes

et des sarcelles

je sais je sais que le poids des ruelles est une entorse à ta chair

que l'aire du bruit et des rumeurs accomplies est une offense à la
liberté des tulles et de ivrognes

mais te voilà chauve au socle du temps présent

que pluies d'orage à demi-mots multiplient les varechs

les bras chargés de sortilèges sur des chemins qui n'en finissent plus
de vieillir

si vaste que fut ton cri au profil aquilin le pli de la terre au filin
des oiseaux

funambule que fut le poète / le prophète / le poids des voiliers
éparpillés entre les rives

quelque part une lune étranglée toise l'épave et ramasse deux
bourgeons le sourire de l'aimé qui échappe au vent

une épave telle que tu es aujourd'hui dans l'indifférence de ormes /
des lobes de la mitose bercée des plasmés alourdis vers l'irréductible
paupière et pour l'avenir des fous dévisagés en futaie

une épave au fouet du maïs planté au beaupré des souvenirs
élémentaires de tout ce qui est semé au bord des chaleurs
intimes dans la tendresse et dans la joie des bras d'un pays conquis au
palais des hirondelles

bois d'orme / bois de cèdre et de saule sans nulle syllabe involontaire
à leur écorce qui épouse comme une sangle dénaturée l'été / le
printemps / l'automne et l'hiver des fosses communes

bois de chêne / bois de frêne et le merisier et le bouleau et l'acajou qui
parlent de la femme communautaire qui font rêver l'homme de
sève et de liberté

j'écris sous ces bois avant même d'aimer
après l'amour avec les mots en archipels
de tous les jours

j'écris pour être lu de mon frère inconnu
qui vit là-bas dans la mélasse et dans la peine
j'écris pour que mon pays ressemble à un conte de fées
fait d'histoires pour les enfants et les gens qui ont faim
j'écris pour être entendu de la masse et de la rue
sans préjugés d'aucuns et sans regrets
j'écris pour dire les choses avec les mots de tous les jours
une fleur à la main et une rose entre deux doigts
j'écris pour alléger l'exil et tant d'années à observer
et à écrire sa vie
j'écris pour dire la fin de mon histoire
de mon amour pour ELLE et pour mes filles belles à souhait
j'écris pour ceux qui n'ont pas de voix
qui ne savent pas écrire les mots avec tendresse
j'écris pour revoir mes maladresses d'enfant
d'adolescent nu dans les rues et dans le lit des rivières
j'écris pour dire et dénoncer les nuits de ma naissance
pour parler à mon unique fils de LIBERTÉ sans négociations

j'écris pour la paix même à bon marché
contre les génocides des peuples tristes d'ennui
j'écris pour les exilés incorrigibles pour les marchands de rêves
et pour les hommes de bonne volonté

j'écris pour les humiliations et les défaites assistées
de nos mères
j'écris pour les asilés en rémission pour les marchandes de roses
et pour les poètes abîmés dans leurs rêves
j'écris contre ce long demi-deuil des opprimés
pour cette terre à partager et le sable nu de l'amitié
j'écris contre ce long calendrier de guerre du Pentagone
qui n'apportera que deuils et désespoir des fleurs
j'écris pour la liberté des peuples et le partage des dimanches
et de nos pains
j'écris pour le plaisir et l'amour des mots
soit la langue de mes origines

interroger le temps assigné qui passe et l'oiselet qui danse aveugle
sans prendre garde

Ô terre sans âge
terre d'argile et de nacre à la recherche
d'une destinée heureuse

je revendique l'appel des grandes routes / des pistes de sables à la
puissance des glyphes
j'applaudis le poème de l'enchantement des femmes aimées
de l'inquiétude des filles attentives à la douleur de l'ami et de l'aimé
du bonheur d'être deux à porter le poids du prolongement de la vie et
de l'enfance

j'apprécie ce poème au milieu d'une page de mes conquêtes

n'eût été le geste unique de l'aveugle dans son sommeil intime à ce
poème arbitraire qui définit la nomenclature des fécondations de
l'amour loué dans les encans et sous les lampadaires

n'eût été ma déchirure d'homme présent sur les quais dans ma
solitude et dans l'irréprochable défaite de mon cœur qui bat la crécelle
n'eût été la terre / sa moisson la fiancée et ses baisers qui partent en
guerre contre le fugitif agressif

Ô navigante source idéale à la débauche de la mante et d'une étoile
il n'est nulle forêt / nul habitant / nulle vestale qui soit ignorante de
l'alphabet des grandes routes du vent

est-ce ce mot dans l'embrasement de ma folie / serments de mes désirs
à fasciner la rose et ses corolles d'aubépines à en- cercler la
vie dans sa marche d'écolière

est-ce parole dans l'embrasement de mon enfance si solitaire que nulle
femme / nulle page n'enflammera ne fût-ce qu'une fois dans l'ombre
catégorique / minoritaire

ainsi marchent les îles qui te ressemblent et qui s'ajoutent

à la Terre

ainsi toutes nos îles enlacées dans leur misère
qui répondra au-delà des blessures de l'épopée du sable et de la pierre
voiles toutes en ces lieux de mémoire / de ma naissance si fortunée
d'histoires et de massives rumeurs

Ô toi / terre forestière / qui ne sais plus négocier les saisons
qui ne lis plus lettres et poèmes des rivières et des fleuves encensés

Ô terre souveraine qu'auraient songée mille peintres en majesté qui
soulevas la jalousie de fleurs amies et de toutes les cités

j'écris pour être lu de ma sœur l'unique aimée
qui vit là-bas en pleine ceinture des dieux pèlerins
j'écris pour dire les vérités de la campanule
j'écris pour l'éclosion des rosiers et les caprices de la marguerite
j'écris pour la libellule obsédée par le poids de la silène
pour les défilés du champ-de-mars au jour de carnaval
j'écris pour crier LIBERTÉ au vol du milan
et pour le parfum des amants allongés en signes de compassion
j'écris pour l'abondance de l'herbe mouillée
et pour la rosée du matin aux vasques du roitelet
j'écris pour la beauté brève du sureau
pour l'involution de la vigne et du rude bouleau
j'écris pour la liberté de l'homme dans sa chair
pour l'ivresse de l'oiseau-mouche et pour la vigilance des vierges
j'écris pour les vacances ensoleillées les lavandières apprivoisées
pour les jeunes épousés au bord des giroflées
j'écris pour les Incas assassinés pour les Taïnos déchiquetés
telles des affiches abandonnées

j'écris pour ce pays que je ne reconnais point
pays de rumeurs et de sautes d'humeur
j'écris pour l'implosion des fleurs et la muée des cigales
j'écris pour la paix des vivants et la tranquillité des morts
j'écris pour l'assurance de l' île entre deux battements de cœur
j'écris pour ce pays des églantines et le chant des mélèzes
j'écris pour que le coq chante dans chaque main émerveillée
pour le bonheur des passions et le sourire effacé de l'océan
j'écris pour la latitude des mélancolies égarées
pour l'alliance des cœurs sans omission aucune
j'écris pour crier LIBERTÉ de l'indien et du nègre
sous la fumée des îles et à chaque pas de conquérants

par le balancement du papillon
et par la tristesse du névé
par le don profond de la jusquiame
et par le mot de passe de la pervenche
par l'ambivalence de l'anémone
et par le chant sacré de la scabieuse

je dis l'envol du sang au mépris de l'amour
jusqu'à la limite du désir et des amants heureux
je dis l'appriivoisement de la douleur d'aimer
jusqu'au dénouement de la fable finale si tout est à recommencer

je dis l'aumône dans le bonheur d'aimer
jusqu'au prolongement de mes premières empreintes
je dis l'espoir dans le poème à aimer
jusqu'à la germination de la page hautaine
je dis l'encensement du poète à lire
jusqu'à la promesse du verbe aimer à conjuguer
je dis l'errance dans ta beauté réelle – Ô femme
je dis les premières plaintes de l'enfant que j'étais
jusqu'à l'émerveillement de ton regard si illisible

jusqu'à l'humiliation dans la foulée des fleurs et sortilèges
je dis la faim la liberté dans mon calendrier d'absence des grands
chemins
jusqu'au matin des villes et des ruelles à parcourir
je dis le partage des eaux et de la moisson libérée
jusqu'à l'accomplissement et l'itinéraire des premières vigiles
je dis le cantique des cantiques du soulagement et des amitiés
formelles
jusqu'à la montée des voiles et des rendez-vous à solliciter

que n'ai-je point raconté jusqu'à la dernière chanson
jusqu'au premier poème lu à la cité des cœurs
le poids des saisons et la folie des hommes
de ce pays et de cette île aux grands nuages
qui n'arrête pas de boire à gorgées lentes les embruns salés
du quotidien

voiles toutes et plus loin dans ton voyage et dans ta fuite
ton grand besoin de liberté
au milieu de mes conquêtes
au milieu de mes aveux
d'avoir manipulé les vagues et l'étincelle
du grand large

plus loin de mes déboires
la femme rebelle et oubliée
dans toute sa beauté

Jardin Botanique de Montréal,
été 2005

MERS

à Saintulmé

*« Le véritable voyage de la découverte ne consiste pas à chercher
de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux. »*

(Marcel Proust)

saccades ignorées des vagues Ô mers des sept douleurs qui ont
le don de recevoir
ô douces eaux cachées sous les pointes de la terre

des portes du sable comme le sel ouvert au plus charnel des hommes
taisons-nous
anonymes naufragés de l'insolite paquebot

de ce voyage plutôt charnel
plutôt rêveur de naufragés sans espoirs
Ô mers qui ont le don de rejeter les mannes
des caravelles anonymes
ô folles eaux caressant les rivages de l'homme

d'atomes vivants dans mon silence et dans ma nuit
la nuit de tous les départs
de marins criant naufrage au feu de la chandelle
ô nuits assassinant les heures que j'ai pourtant signées

des molécules embuées d'eau lourde du mensonge des hommes
de tous les hommes présents dans leur effraction
pistes des vaisseaux engloutis par les flots de la piraterie
routes des épices et de la soie des femmes exigeantes
que nous saluons

Ô mers qui ont le don de voir les cicatrices du passé
des vagues calculées en saccades
ignorées des modulations de la sirène mal-aimée
des ouvertures que nous célébrons encore
chemins de mer morte
parce qu'elle est décédée

ô folles eaux battant nos tempes de voyageurs incompris
folles trop folles routes voraces de chair
qui nous soient franchement ordonnées

paroles ignorées de femmes négligées
comme les mers au rouet des citronnelles
mots insensés d'hommes trônant les nuits de carnaval
loin trop loin des routes que partage mon bonheur

mers Ô mers qui ont le don de recevoir et de donner
d'un cœur très pur
d'une main trop large
jusqu'aux bords de l'allégresse

eaux folles battant nos corps de réfugiés
que nous jetons aux quatre coins cardinaux
ô folles eaux que nous saluons aux pas
de grâce

des portes
toujours des portes du sable
taisons-nous
anonymes passagers de l'insolite paquebot
trop maculé de promesses

Port-au-Prince, décembre 2000

MES DITS MANICHÉENS

à Esther E.

« J'ai dépassé le lieu de moi-même le lieu d'être moi. »

(Aragon)

malgré ce long silence où tu danses malgré l'enjeu de la page
blanche où tu te caches fuyant cette terre torturée où s'épuise le désir

malgré l'incision de la langue et le manuscrit du prophète qui fait parler
vestales et autres mémoires sensés du territoire malgré l'absence
entretenu et la violence où tu te perds autant dans la nuit musquée et
froide d'où tu témoignes de l'ingénuité de la mélasse sous les ruines

comment parler de toi dans le chaos de la féminité et regarder vers toi
l'involution du romarin autour de la terre

je dis l'amour je dis la soif de l'amitié au plus-que-parfait n'étant en
faute que devant toi qui me parles souvent les yeux baissés entre autres
choses

je dis la faim je dis la liberté aux prisonniers plus que jamais dans les
délices effarées de la terrasse humide que tu occupes dans les
mots et dans mes rêves jumelés que tu peuples je dis la quérulence
des appels à la fraternité plus que tout hormis le fleuve qui abrite les
herbes folles et les mailles de la réconciliation

si tu me parles de cette terre / ce pays d'où je viens / ce lopin de
contrebandiers criant naufrage à qui mieux être dans l'imparfait futur et
la traîtrise des vieux baisers

que dit cette pause dans les hauteurs dont tu t'enveloppes ô mon aimée
ô ma douleur

que disent ces mots dans l'aube de ta bouche sinon l'écho des aquarelles
autant que celui de la pierre qui s'ouvre dans les filets du marinier

que dit l'enfant qui nous observe dans la rivalité des heures malgré le
doute et les angoisses de la luciole

que disent la nuit et ses défuntes noyées dans les maux dans la faim du
quotidien le ciel à dessiner contre l'affolement des fleurs et le
silence anonyme des étreintes

le poème murmure son secret arraché de l'inavouable lutte contre
l'ombre des dalles

le poème contemple les mémoires / complices des vœux et des psaumes
de l'épousée immaculé de ce delta de mots qui se plient aux
doigts du sédentaire

le poème délie sa défaite et ses plaintes jusqu'à l'épaule / jusqu'à ce
télégramme pour être libre envoyé aux prédateurs

et tel se croit poète au bout de sa nuit comme ce cierge qui brûle à demi-
mot mais dans l'élargissement des larmes capitales

avant il y avait les mots égarés dans la bibliothèque le bonheur d'être
frère

et la gloire d'élire une patrie

avant il y avait les fiancés et le train qui part la grandeur d'être poète
et la rage de bâtir un pays

avant il y avait l'amitié et l'enfance la chance de rêver
et les rumeurs de mille magies

avant il y avait le bruit d'ailes de l'oiseau les jeux de ruelle
et la bonne garde du voisin

avant il y avait les fleurs cueillies pour une fille le bonheur d'être aimé
et le quartier qui s'endort

avant il y avait les tourterelles les puits à eau les contes de fées
et les anciennes querelles

avant il y avait les chrysanthèmes du mois d'août les amours de nylon
et les songeries de jeunesse

avant il y avait les cerfs-volants de l'été les réjouissants qui font carême

et les badauds qui trichent aux cartes

avant il y avait les demoiselles qui gardent souvenance de quelques
lointains baisers les maudits voyeurs

et les petits écoliers qui prennent la route

mais avant il y avait la chaleur de l'entente l'humidité recueillie du
silence et les mystères de la ville qui déplaisent

et si belle que fût cette île qui porte couronne de morts de veuves
et d'orphelins

je parle de cette terre partisane et de quelques arpents de ciel où
convergent à grands pans la liberté et tout ce qui est à recommencer

je parle de cet océan de nègres qui calculent de craie à l'ardoise

je parle d'une île impaire abandonnée comme une honte

je parle de ma terre et plus qu'un simple murmure entouré d'oiseaux
et de chants sauvages

ce que je pense de toi n'est au plus qu'un regard inachevé que l'ombre
de toi-même dans les vicissitudes du quotidien

je pense aux pas croisés devant les portes de l'enfance

je pense à l'enfant afghan qui tousse parce qu'il a soif

je pense à la femme croate qui n'a pas assez de nourriture
pour ses enfants

je pense à la femme kurde qui ne finira jamais de plier ses linges

je pense à la femme tchéchène qui partage les affiches dont nul ne connaît l'origine

je pense au poète taliban qui reprend du service et manque à l'appel

je pense aux spéculations de rêves sans fin d'amours libérées
et d'inutiles carnages

si tu me parles de cette longue histoire qu'est la nôtre

de la ville et ses quartiers ses bidonvilles célèbres et ses putains

si tu me parles de ce poète qui passe avec un tambour sous les bras

de la ville et ses fantômes humains ses enfants abandonnés et ses mendiants

de rue

si tu me parles de cette violence organisée par ce prêtre fou et prédateur
des ténèbres

de la ville et ses fatras de chimères ses assassins et ses métèques de province

si tu me parles de ces longues et petites histoires de quartier de ces filles
de canton

de la ville qu'on prend d'assaut et de ces jeunes étudiantes amantes des mots de leur drame

si tu me parles de ces appels sans réponse à la paix de ce professeur célèbre qui part du comté

de la ville et ses remblais de vieillard ses condamnés ses révoltés

si tu me parles de ce silence de mort après le coup d'État de ces oiseaux déplumés par la peur

de la ville qui pleure à genoux de ses tragédies et de ses amours

si tu me parles de ces acteurs et comédiens qui font la fête de la joie
désirée qu'on emprunte

de la ville à grand pas qui doit recommencer à vivre de ses douleurs et
de ses peines

si tu me parles de Port-au-Prince et ses prisons qui donnent un sens au
jour déshonoré

de cette ville et ses buveurs de Rhum ses argentiers et ses
contrebandiers

à la pelle

si tu me parles de la traîtrise d'avoir faim comme les Cubains

de cette ville qui se défait dans la balance et dans ses plaintes profondes

si tu me parles de l'incomparable refus d'avoir peur la nuit

de cette ville et ses histoires de sang ses carnivals et ses moments de
carême

si tu me parles de ces minutes qui me torturent de mes déceptions au
bord de la mer

de cette ville qui ne dit rien de son destin de ses passants et de ses
adolescentes sans lendemain

si tu me parles de Port-au-Prince et ses tombes qui ont l'air défrites

de cette ville qui fait semblant d'aimer où l'événement se tait fragmenté

si tu me parles de mon pays où tout n'est qu'encombrement dans la
misère

et la folie des fleurs qui poussent à reculons

si tu me parles là où je dis **LIBERTÉ** jusqu'à l'éternuement

là où tout plaisir suppose la main sur l'oreiller le cœur qui ouvre ses
valvules à la coulée du désir le doigt entre les pages que tu lis les yeux
comme une barque qui s'échappe et le poème nu qui te parle
n'est que murmure et jurisprudence

passe ton doigt là sur ton front et observe les rides et les méfaits du
désespoir la feuille qui tremble dans les filets des marins d'eau
douce l'oiseau-mouche qui porte plainte et le calvaire des écoliers qui
ont faim et font la grève

tout a dans ce pays la pitié des regards le bonheur que j'ignore la douleur
du départ même si tout est à recommencer entre les voyelles qui
manquent aux enseignes et les jurons que l'on se dit

il n'y aura plus jamais de grandes fleurs dans les prés
ni les anémones ni les orchidées

il n'y aura plus jamais de bruits de plume et d'ailes dans les champs
ni l'accent du guerrier dans les jardins d'elfes

il n'y aura plus jamais de prévôts qui font mine de rien ni à se cacher
au détour d'un instant

il n'y aura plus jamais de poètes maudits sur les boulevards et si peu de
mots

pour dire au fond leur douleur

il n'y aura plus jamais de chansons anodines ni de palais en ruines
dans nos habits empruntés

il n'y aura plus jamais de journaux condamnés ni de journalistes
assassinés

parce qu'ils disaient la vie

il n'y aura plus jamais de vacances volées aux ortolans et aux papillons
parce qu'ils jouaient aux dés

il n'y aura plus jamais de baisers capturés dans l'accomplissement
et la certitude de nos premiers battements de cœur

il n'y aura plus jamais d'arcs-en-ciel à tourner en rond et si peu
d'étoiles qui plient bagage

il n'y aura plus jamais d'orphelins et de pareils étonnements dans le
partage jusqu'à l'affolement des syllabes au beau milieu des phrases

il n'y aura plus jamais de blessures à condamner après faillite des
saisons

jusqu'à l'accouchement des vivaces au mât de l'hiver

il n'y aura plus jamais d'approbation aux droits d'aînesse et de
royaumes prodigues

comme ce qui furent ma jeunesse et ce passé de regrets

il n'y aura plus jamais d'apologues qui feignent d'ignorer ce que j'écris
et ce que dit le poème dans sa douleur

il n'y aura plus jamais assez de mots pour aimer

car toute syllabe a un songe

et tout homme un monceau de terre ou une île sans rues à raconter

ne serait-ce que ces blessures en ton absence qui n'ont pour moi qu'un
sens qu'un souvenir où me renaît l'enfance qui s'était tue dans la
souffrance

si tu me parles davantage de l'effroi et de la peur à Bagdad de tous ces
enfants mutilés au nom de la liberté de ma douleur physique de
n'être que l'ombre et l'homme qu'on lit à pieds nus

si tu me parles (peu soit-il) de vieux baisers dans le chaos de ma nuit
de cette terre qui se meurt à cloche-pied dans les brouillards de
l'anarchie et de l'indifférence

ce que je ferai de tes yeux vagues de nuit grâce à quoi nul ne s'échappe
aux tambours de ce peuple jadis magnifique qui chante
et faisait reculer la mer

ma haute futaie de chambres closes
mon héritage et désir de fermenter la chair
ta chair des réclusions libres de plaisir
ma carapace de vigie à surveiller la nuit
des nuits entières sous les bâillements de sentinelles
et d'autres femmes jalouses de notre amour
de nos murmures allongés en tricots fins d'étoiles

dans le silence de l'index ...

Repentigny, 10 septembre 2001

MOTIFS

à Magloire Saint-Aude

« *Je ne crois pas; je sais.* »
(Carl Jung)

ne puis-je croire que je sais
le nom des mots à la belle syllabe
la superficie du silence et de l'étoile
polaire

juste pour une seule fois
ne puis-je croire à la géographie du poème
des lieux et aux saisons des hommes
des promesses si lointaines et aux souvenirs d'enfant
quoique pour une seule fois
le battement des artères s'achève sur le néant
dans la solitude des hommes une fois seuls
avec le cœur bien trop négligé

aux dialogues des poètes interdits
parias à chaque évolution des mots
à chaque imposition des femmes qui pleurent
après la pluie

ne suis-je pas né de la complicité
des hommes et des femmes de la frontière
qu'on assassine
d'un homme et d'une femme amoureux éternels
qui ont embrassé dans la joie
tous les péchés originaux

ô jours bienheureux dans la chair

Ô chair bienheureuse des motifs du poème
des dialogues et promesses inscrites dans la mélasse
et le mot de cœur du poète
condamné à errer dans les rues de la ville
la plus grande rue des ordures
Ô paria étonné qui fit sangloter l'algue

nous sommes tous déchus de nos villes endormies
lacunaires aux pas des nymphes émerveillées
nous sommes des enfants au cœur frais
des poètes aux mains larges de promesses
mais nous sommes habités par nos joies
nos amours sans cesse à recommencer

ne puis-je donc croire que je sais
le nom de la rose folle des mots
la géographie du silence
et quelques poèmes au faîte du désespoir
Ô Poésie belle à triompher

juste pour une seule fois
dialogues d'hommes libres et d'assistés
requêtes devinées d'homme seul avec la page
des pages inscrites au van de la félicité

de ce dialogue avec le poète
paria étonnant et sympathique
qui fit pleurer l'algue et la mer
quoique pour une seule fois
à l'embauchement d'un cœur qui bat
je te célèbre
frère dans les mots

Ô Poète qu'on lit sous la pluie
dans la plus haute tendresse
et dans le plus grand silence

Port-au-Prince, 16 juillet 2001

NÉANCE

à Christophe Charles

*« Un coup de ton doigt sur le tambour décharge
tous les sons et commence la nouvelle harmonie. »*

(Arthur Rimbaud)

il ne restera rien aux arènes de la mémoire
si la liberté dans cette aire de signes et de murmures
est abolie et se tient immobile au fronton des rêves brisés

même si le passé des fois ignoble et travesti
aura fermé ses portes sur la page au tain vierge
il y aura toujours un poète fou pour entrer dans l'intimité des mots
pour regarder au-delà des marges et recopier ses poèmes

ce poète fou
né soit-il pour inonder la solitude
de mots salés et compliqués
à la faveur de quelques soleils

bienfaits dans la tourmente des nuages qui ne savent ni lire
ni écrire les ruines après l'accouplement des saisons de lune
et une poignée de sel et de suie pour la nouvelle année fertile
offerte aux orchidées

bienfaits dans le vacarme des mots épuisés de la marge interdite
à l'allocation des phrases et périphrases à moitié étonnées
il ne te restera rien

Poète

si la liberté et l'amitié sont abolies
aux frais de brèves rencontres et de solides équivalences

qui d'autres au fil de la plume et de l'encrier
aura accumulé au silo des décombres
la mandragore la chrysalide et ce poète prédateur
d'herbes folles et de palmes sauvages

va plutôt vers ELLE la poésie qui est l'amie des journées sans
promesses
ta poésie qui doit grandir dans les faubourgs aux larges ruelles
va vers les calendriers aux larges bras
sur toutes les tablettes et dans les boîtes d'allumettes
et recueille ton bonheur

quel métier que celui de poète
lacunaire à chaque atrocité du bourreau et du tyran
mais qui aime les fleurs et les cigales apprivoisées

jadis l'écriture était une femme qui nous faisait l'amour
à n'en plus finir
qui nous faisait jouir tel un panier renversé

quel dur métier que celui de l'écrivain
pardonné par le marchand de fleurs qui n'a jamais aimé les mots
mais abîmé par le halo et la convoitise des os
à l'annuaire des fous et des ivrognes doux

le poète ou l'écrivain qui monte à l'assaut des mots vierges
de l'osier
après avoir gagné la paix et distillé le jour qui s'ennuie des doigts
l'exil nous guette

totems aimés en lettres capitales dans la sincérité du pygmée
bienheureux

totems perdus dans l'eau qui coule dans le lit des rivières
grands masques surgis des hautes terres et du boucan ancestral
griots consommés à la lisière des contes dans la nuit

deux coups de nos doigts sur la page blanche et l'encrier
et j'imagine l'imposition de l'amande aux anémones
et son mot à dire

mais va plutôt vers ELLE qui est l'amie de toutes promesses
ta poésie ma poésie qui doivent grandir au halo du bonheur
va vers les grandes pyramides qui nous regardent démesurées
après tant d'heures et tant de mots perdus
nous n'avons plus qu'à regarder le soleil et ces pierres humides

tant de visages désordonnés dis-je à effacer et à polir
tant d'enfants nus dans les rues de Port-au-Prince
tant de bouges à ramasser et à pleurer
après tant d'heures et tant de jours perdus dans les révolutions
tant de morts à saluer et à ensevelir
après tant et tant de nuits agitées par les eaux de la parole libérée

était-ce l'ombre de la lumière dans nos pages bien nourries ...

Montréal, 03 /12/ 2004

PAROLES

à Jeanie Bogart

« *Élever plus haut notre éternelle chanson
dans le moule silencieux des moments vécus.* »

(Pablo Neruda, Cahiers de Temuco)

dix mille se lèvent comme un seul homme et pourtant la
vie est une chimère insoupçonnée de l'insoumise qui s'interdit dans la
poussière étoilée

vingt mille se lèvent pour dire à la chair immobile la marche des dieux
pèlerins l'impatience des prédateurs ou l'attente d'un immigrant
démesurée

cent mille se glissent dans l'ombre dérisoire où la tige avide et maigre
n'a pas d'avenirs ----- où le soleil cabossé termine sa giration
amoureuse où le cœur n'a pas sa raison d'être attentif et furieux

que passe dans le vent la faim la soif la liberté aux
vœux de voyage formulés à chaque rendez-vous de poète gâté au
premier cri du geai impérieux le rappel instantané de
l'abandon

car ces élégies dites dans les mouvements de femmes aux corps
d'acrobate de la hanche aux gestes de perdrix bouleversé par la
gourmandise des seins si solidement attachés au thorax de ton rivage

fille sauvage

parmi les brunes

étincelles du poète agité

de tant de gestes de dromadaire

deux mains joyeuses d'une étrangère ma Reine de sa
bouche et de celle qui accompagne ce fragment de mon corps de
coupe anonyme qui est vie vivante
verge des soirs atomisés captive dans la poursuite de
l'oiseau migrateur sous verrous

il est écrit que les hommes et les villes n'aiment pas les cicatrices
minuscules au friselis d'un cœur joyeux

et la mue du jeune aubier au remuement de la terre ferme

amant des territoires de l'espace des solitudes

deux doigts d'une main étrangère à honorer sa bouche osseuse de
chair des tribus des peuples à tout casser comme des filles de joie en
cours de création

tombes d'eau et de chants où les poètes ne parlent plus dans la
respiration des belettes aux appétits de grandes orgues

une main d'effeuillaison qu'accueillent les sept femmes qui
accompagnent la féminine hydre dans l'oubli double de la rose

une jambe étrangère une biche et un saule qui bravent le vent la
corrosion et les cyclones

une tendresse de ressuscité dans les feuillets de l'enfance et des larmes
épisodiques d'être heureux

mémoires d'Ève et de tous les fruits défendus d'acajou ou d'églantiers
en abats de pierres au milieu de la ville ma Ville d'ardentes
fleurs dans des larmes mal versées

Adam de tous les continents arraché dans des allégories ou l'écart
d'une plante comme l'aire d'une feuille où s'étale ma
femme dans le silence

ma seconde fille aux yeux d'amande et de vie m'a rassuré du temps de
la besace de l'amoncellement des heures et de la solitude des cœurs
mais la première aux longues tresses noires de nuit d'hiver m'a tant
appris

le geste d'aimer

le geste essentiel du peintre ramolli dans la peinture de l'homme
préposé au gouvernail de la barque aux scarabées

ô belles aux bouches bées d'allégresse Ô fauves belles de nuit
amantes chaudes dévorantes aux petits pieds

est-il aussi écrit que j'accepte d'exister dans l'infini de celles qui
accueillent et accompagnent les arbres et le phoenix le daim et la rosée
l'Aïeul tatoué comme une icône

dix mille vingt mille cent mille se lèveront comme un seul homme à la
conquête de la faim la soif la liberté

du triomphe des peuples sans souvenirs ni paroles

Laval, 21 septembre 2007

PISTES

à mon père

« Poète troubleur, au cœur exultant :

C'est un chant plus fier que chacun attend ! ...»

(Luc Grimard)

par l'aine de tes yeux --- domaine de l'éclair au cru d'une
seule langue / alphabet qui redonne corps à l'innocence jusqu'au faîte
de la primale tendresse et sans bornes de l'hirondelle née d'elle-même

jusqu'aux points d'appui de l'athlète et à la limite des hoquets de vers
du poète déchiffrant l'écriture d'un condamné à recopier les plus
belles lettres du phonème

je m'acquitte de tous les fûts de la savane – dans le brut d'être de
l'inconnu du chant que l'on se dicte d'une main palmes de
mots drus vers le seuil du poème

et je te reconnais --- aveugle des mots de passe apprivoisés dans la
folie des feuilles et glyphes des dieux et des hommes en fièvres
jusqu'au silence de la chair

herbe folle au bond de l'original à plat ventre sur le mât des vergers
vasque aux cailloux de l'aïeul dans l'infrangible espoir
d'être deux pour la renommer

plaies / plaisirs en fraude de l'abeille par embardées de fleurs dans les
hardes du poète houlements de forges allongées autour de
l'archet fêtes brutes des dieux dans un caillot de
feu au plus près de l'exil

l'amulette / les rites / le dieu de la fête congestionnée entre les
grimoires et le chiffre nu de l'or / son poids / son interdit
dans les scellés de papiers peints

en guet / en guerre contre le chant de mon amour pour le projet de
l'arbre divin dans la mêlée des serres puits d'étoiles dans les
versets / les très jeunes sigles des deux mains mottions
d'étincelles affranchies sous chaque forme de syllabes

glaive et gloire de vertige aux sueurs de la larve handicapée dans la
grotte du féminin contre son gré anses à
tâtons entre les deux épaules – nuque et reins de la femme du poète
qui s'arque dans le maquis de son corps / piste des idoles

au plus large de la mer né d'immortelles molécules rut
de la chair ancestrale sollicitée dans l'atoll des grandes eaux en esquif
d'une belle cicatrice ---- je déraisonne

tambour des cinq pennes qui murmure le chant de l'Ancêtre par
touffes sûres / ramées de mots parle du cassis et gui dans la
langue de l'octave au profit du plus jeune matin d'octobre

dit des mains de ma première fille et dans l'angle de sa peau

par fils et filles du soldat déchiré entre l'ergot et le pavot
épelle le nom de la dernière née du poète par grappes de lettres lâchées
jusqu'aux étoiles

et cette autre griffée de l'enfance en incarnats d'échos prolongés sur
tous textes anonymes plaie / plaisir de rebondir jusqu'aux
brouillons des pièges d'oiseaux ----- jusqu'au bout des échos de
l'amande amère / de la fable et de la femme bipolaire dans l'aire et
dans le vent

Montréal, 21 mai 2004

POÈME DU GRAND NORD

à Yolande A.

« Il n'est au monde qu'une seule aventure : la marche vers soi-même, en direction du dedans, où l'espace et le temps et les actes perdent toute leur importance. »

(Henry Miller)

expulser la femme qui est en nous qui nous oblige à transgresser /
à s'élever comme l'encens comme le sel des marées basses aux pieds
nus infiniment petits

isoler l'amour et la femme dans ses quartiers de haute mésaventure
adjudés pour les dimanches de grande patience

jusqu'au jaillissement de la dernière goutte d'homme à chevaucher le
long des rives sans amarres

jusqu'à l'accomplissement de mes désespérances sans succès

ce sont des mots que je voudrais entendre dire des mots de tous les
continents à épeler doucement par la bouche et la salive des hommes

des mots qu'on ne prononce que le matin d'anniversaire

des mots de jeunes filles adoucis dans les lèvres

des mots enfermés dans l'abondance des récoltes

des mots aux rêves les plus anciens

des mots provoqués par la permanence des fleurs et des ilotes
des mots à la mesure des empreintes et des tendresses
des mots pour que je me souviene sans chercher
des mots de ville de filles élancées de la moisson à venir
des mots pour ainsi dire que je répèterai les mains ouvertes

ce sont des mots que j'aimerais aussi apprendre à dire des mots de
l'omoplate fatigué de ta joie
des mots aussi rares que le soleil après la neige
des mots graciés avant même la sentence
des mots que l'on se dit à vingt ans
des mots de haute cheminée au-delà de tes yeux
des mots d'un enfant orphelin égaré dans le deuil
des mots qu'on ne prononce qu'à la première douleur
qu'à chaque battement de cœur d'un ultime honneur

soit la migration des monarques et ses sujettes à plein la vue / la lune
qui prolonge les amours / les mots au festival des tulipes
ce sont des mots qui nous forcent à écrire dans la passoire des
syllabes et des voyelles entremetteuses jusqu'à la déraison

ce sont des mots si fragiles au large de nos bras des mots à chaque
étape de mon adolescence

des mots de cœur qui m'apportaient source de l'amitié

ces mots ce sont les mots à chaque fois que tu es belle

ma femme toujours plus belle à chaque grossesse rapide

voilà il n'y a que nos mots dans les îles qui ont fait naufrage aux
souvenances de ce que nous sommes / primates mal rangés contre
leur gré qui n'ont pas eu la chance de se moquer des fleurs et des
coquelicots sur les plages

devrais-je choisir le mythe de l'horreur / le désarroi de l'arc-en-ciel /
la tiédeur de nos tendresses à partager au rythme des scarabées

des mots toujours des mots à ne pas dire dans ce pays où se surveillent
les fantômes / où veillent les poètes de province dans tout leur
mécontentement

des mots que l'on se dit à vingt et un ans

des mots usés sur ta joue noire

des mots captifs de la main d'un enfant

des mots noyés à chaque fois que tu t'interroges sur le pavot de ma
conscience

des mots indéchiffrables à peine débarqués des limons

des mots de privation sans appartenance aux neuvaines et aux prières

de misaine

des mots sans carte de navigation pour aller en haute mer

des mots qu'on ne prononce que le dimanche de carnaval et dans les îles

et voilà que j'aimerais fixer l'eau de ton exil éclaté comme un naufragé

au fond du golfe de ses pénitences

afin de regarder les fleurs sur la route d'où je suis né

villages sans racine et villes sans histoires depuis le temps de la quête inachevée des crucifiés et salamandres de première main

mais regarde avec élégance cette douleur désamorcée ce gémissement de ma géographie

cette nomenclature de circonstance laissée derrière toi

et tous ces mots évanouis dans la mêlée comme l'iguane désordonnée

regarde ce qui fait la différence entre mes conquêtes et les conséquences à ma liberté

regarde les mots

ces mots de femmes de première vigile

mots d'enfants effrayés et qui ont faim

mots de putes à rabais et sans joie

les mots de tous les jours de ma jeunesse dans les rues
ces mots qui ne reviennent guère aux fêtes de l'enfance

ce livre ouvert sur la table parmi les bègues et les obèses du collègue
qui m'ont fait croire que la femme est une brisure de mon côté gauche
----- à surveiller dans mes poèmes et mes voyelles à boire
jusqu'à la rédemption de mes trente ans

regarde au loin cet enfant de premier chant qui n'a pas encore menti ni
partagé la grande route des folles peines
regarde ses yeux et son sourire à moitié lu parmi la foule des aveugles
qui quelque part nomment les poètes

c'est que j'aimerais apprendre à lire les mots de l'amitié qui fait
l'éloge des anémones et des muguets
à désirer la page illisible mais qui dit les mots de ma désespérance
le cheminement de mes absences prolongées
la joie de mes désillusions formulée sans même y croire

à toi la diseuse de la bonne aventure de vivre ivre parmi les hommes
et parmi ceux de la mauvaise saison
ceux qui couchent dans leurs saletés
parmi les hommes et les musées friands des femmes amoureuses
de brutes et de tulipes

passe ton chemin et remplis les vers de la mémoire
 voyante improbable que je griffonne dans mon sommeil
 fille d'Athènes que j'ai perdue en chemin
 dans le frimas de ma patience démesurée
 dans la ville

 c'est qu'il me faut apprendre à dire des beaux poèmes
 que l'on entend qu'une fois aux pêches de l'amour
 au fond du jour et près d'une main de femme
 que boulange le désir

 ô crieurs de journaux du samedi
 vous qui faites passer les mots du quotidien
 qui chancelez vers moi abandonné dans les pages
 vous qui n'existez que dans l'asphalte des rues
 qui dites les blessures de ce pays d'agonies
 qui faites la louange du bonheur et de l'amour
 des hommes pour cette terre d'entretués jusqu'au massif du monde
 vous crieurs de journaux du dimanche
 et que j'accueille sans réticence dans ma défiance
 dans ma douleur
 ma clameur

pourrais-je encore avec des mots du clochard
essayer d'apprendre à dire des poèmes
dans la morosité de la nuit jongleuse de mon enfance
à dire la louange et la feuillée des mots
qu'il ne faut guère retenir
ces mots de la fraternité en marche
ces mots que l'on ne se dit qu'à vingt ans
ces mots que l'on écrit sans virgule
sur la paume de la main d'une femme passagère
sous la poussière du vieil âge

Montréal (Saint-Léonard)

Parc Luigi Pirandello

15 avril 2005

POÈME DU 11 SEPTEMBRE

à Réginald Crosley

*«Comme tu me plairais, ô nuit! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu! »*

(Baudelaire)

I

capitale de la douleur et de la déception des hommes
où la souffrance a ses charmes et la liberté ses règles à suivre
ville qui file à toute allure dans la politesse des néons
dans l'éclatement des classes et dans l'aveuglement aux conquêtes
qui donc pense à la MORT et à la terreur d'un monde
basé sur la rive droite des femmes endormies et d'une reine soumise
qui se souvient de Gaza et Chatila dans toutes leurs métamorphoses
en l'honneur des fous des aveugles et des estropiés de la guerre sainte
qui ont souffert sans dire la vérité aux fleurs des dalles et des palmiers
ô Amérique mon aimée aux armures d'albâtre et de bétel
les sacrifiés et les martyrs n'ont pas le cœur facile de l'amitié

II

dans cette région de sable fin et de femmes voilées perdues dans les
rues

les dieux sont partout et les mâles ont pris des garanties sans cesse
dans ces pays de terre cuite et d'hommes mêlés à l'arbitraire

les porteurs d'eau sont souvent des guerriers armés de cimenterres
et de toutes ces carafes obligatoires qui prennent la forme des
chamelles

qui se souviendra de la grandeur des gestes et de l'omnipotence du
solitaire

le téméraire qui a défié les balles et la rage de tous les maîtres
puissants

III

homme sans destinée trahi par toute la terre qui autrefois rêvait
d'orages

ô homme sans nulle étoile conspiratrice des pierres dans le désert
tes jours sont comptés et jetés au hasard d'une coalition calculée
vous avez fait trembler l'Amérique des meurtriers amateurs et de la
belle étoile

vous avez franchi ô anges de la MORT la nuit des vagues aux
matelots incalculés

secoué vos rancœurs sur le mât des tentes de la fraternité humaine
et au jour fixe de la malédiction et de la piraterie céleste
même le ciel avait changé de visage et les oiseaux de plumage
Satan dans sa démence récurrente aurait espéré ce funeste carnage
il jalousait à perte d'humanité ce qui fut commandité par l'Orient
ô soupirs d'ombres qui disparaissaient comme une bague dans le vent
sautant par-dessus bord comme des orties sans équivoque
qui vous arrachera de cette MORT brutale aux mains de la vermine
ô laboureurs fertiles dictés à la dévotion constante des astres de la nuit
et toi guerrier de l'Ordre de la belle espèce qui porte couronne avec
éclats

sans compassion pour des milliers d'enfants rétifs et d'oiseaux
humides

ne faut-il pas tout abandonner jusqu'au soupçon des orchidées

IV

chameliers de la grande caravane qui partira d'ici sans bégayer
sans dire mots aux sentinelles du sable et de la MORT
il faudra que le ciel fasse un jour décompte des disparitions
des yeux fermés au grand jour de fête et dans leur paume
des femmes si belles qu'elles ne s'en doutaient même pas
de la nausée et de la laideur des attentats qui font gémir les fleurs
ô veilleurs des mosquées aux tempes grillées de mythes et de douleur
vous êtes plus fragiles que la bécasse affolée que le chameau
désespéré
que la pierre encensée d'une rivière ottomane qui a besoin de libertés
ô femmes de bédouins fils berbères et fillettes kabyles aux mains
sentimentales
de vos yeux légers qui changent à chaque pleine lune sans
défaillances
prenez garde de ne plus aimer cette aire du côté de l'Atlantique
car la terre n'est qu'une icône héritée de Dieu que nous n'avons pas
choisie

Pierrefonds, 17 mars 2003
(poème inachevé)

POÈME DU PACIFIQUE

à Dimitri

à Taïna

*« Mer vous vous moquez de ma demande
vieille usurière riant sous cape
et déroulez comme un roi fou votre manteau d'écume.
Mais ayez pitié de ceux-là qui furent bourreaux par cupidité
et donnez-moi la force de croire qu'ils furent des hommes comme
moi. »*

(René Philoctète)

plus rien de ton amour qui s'efface avec toi dans un chaos où la guerre
n'était que chimère inoubliables chimères de la plante fugitive qui
chercha vainement divagations de la mer pacifique

plus rien de ce regard d'anémone des Maoris et autres indigènes
qui s'annoncent vestiges de la mer océane s'offrant à la nuit / cette nuit
qui fait ses premiers pas de totem dans un roulement de linceuls de
tambours et de maniboulas acclamés par la quenouille comme la
fougère heureuse

plus rien que la grisaille dans tes yeux bernés en porte-à-faux le
vide de ta soif d'être immaculé dans le Pacifique en berne des
premiers sapins en luzerne / spirale quand on entend siffler le vent des
aulnes et des envahisseurs ce vent de l'empire du soleil levant /
bridé à chaque roulement de tambours / de marée haute dernière qui

s'acheva quelque part dans la transparence des caravelles et des
profiteurs à gages

s'achevait avec ces rafles le temps béni des dieux et des icônes / mères
de l'océan qui se lance et se fracasse contre les lobes du temps
usurier pathétique des innombrables heures à repérer le vent

poésie ô poésie
témoin coupable de cette absence et de nos solitudes Poésie gardienne
fidèle des citadelles d'histoires Roulement primaire des mots jusqu'à
l'épiphanie du verbe Papiers peints des épopées muettes qui me
rappellent ton visage et cet hamac d'indigène battu jusqu'à la déraison
poésie ô poésie

au souvenir de tes indifférents combats avec la vie pacifique Sud
de l'équation chimique de l'eau lunaire et de ses dérivés / fleurs obèses
et gourmandes imaginées entre les spasmes de ton visage
ô poésie de la fission de l'atome et des hommes
ô poésie

le poète aveugle / Homère des berges précipitées d'où je réclame avec
force et regret la magnificence des étés et des lambeaux d'instant neufs
à découvert O toi poète du sable / des grands espaces méditerranéens
pleins d'échos et d'arrogantes fleurettes de la mer d'Ergé je te
rends l'amour de l'histoire crétoise sans la sévérité de la langue du
minotaure

serait-ce l'écho de la rumeur du monde / des promesses et de la terre
promise que j'appréhende par cupidité dans mon rire fou de bohème /
de salamandre heureuse dans son amphore

serait-ce par sincérité de la fleur habitée des dieux fleur océane qui naît tel un écho où erre la déchéance / la douleur de l'atlante qui m'était familière

autant de vacarmes façonnés autour de la terre qui gronde sans pardonner à la foule / ce lot d'accoutumances de déboires et de débauches Si peu de silences dans cette nuit du monde irréfléchi fumant le calumet d'opium pour apaiser les dieux que nous tenons avec tristesse dans nos mains lourdes et sévères

mon côté gauche (je l'admets) est héritage d'une fleur ancienne l'ombre de mon ombre s'agitant et tissant ce poème / poème que je relis dans la nuit / à chaque nuit territoire de l'être et de la Joconde

l'énergie du point zéro à déformer les tissus de l'enfantement / de la conjugaison des cœurs qui élisent domicile dans le territoire de l'homme / du bohème et de ses afflications point zéro de l'écriture et de la consécration des signes confédérés au poète

maître des mots et de ces alphabets partagés entre l'allée et l'odyssée des poèmes / des siècles qui accompagnent lilas et pissenlits sous l'ellipse muette du soleil

l'œil / l'iris / le cristallin / la cornée et la rétine où passaient ces images vagabondes qu'accomplissent l'exil les randonnées la pénitence des fleurs tachées de toutes les saisons naufragées mais pour aimer

boucaniers aux épiphyses réduites par les longues marches de la chasse fils des Andes et des dunes cannibales heureux de tout ce qui fut eau salée à l'abondance / mer nourricière des trappes et de la foule assise sous l'ajoupa et près du feu indicateur des lieux dits des contes et légendes

poésie ô poésie terrassière de nuit et compagne des yeux haute
comme l'illusion d'une journée de prière éternelle comme
l'histoire des grandes découvertes Poésie taciturne quand il le faut mais
absente quand tu te caches entre deux croissants de lune
poésie ô poésie

plus rien de ces histoires de peuples à raconter debout contes
tirés près du feu et des bois glyphes des dieux elliptiques à
dessiner et à retenir pour la célébration de l'eau et des mots de la joie à
conquérir

poésie ô poésie située dans l'affrontement mais pour la grande amitié
entre les hommes Poésie de ma propre condition d'homme des mots et
des eaux Poésie de l'île à rebâtir dans l'espérance et dans la naïveté des
hunes et du chiendent
poésie ô pacifique poésie

plus rien que ces statues du temple ces sacrifiés aux mains du prêtre
cette course folle sur la berge ces femmes distantes jusqu'à la mort des
fleurs ces chants fugaces jusqu'à la dernière goutte d'homme ces
oiseaux et ces filets ces gondoliers aux yeux cernés ces sentinelles
taciturnes ces filles agiles comme l'abeille ces bambins et ces vieillards
abandonnés

cette solitude et ce poème dédicacé à la mer cet oiseau fou
halluciné ces débauchés ce vieux marin ces mouchards et ce passeur
paraplégique ce missionnaire et ce marchand de fleurs

vous tous mes mots d'amour mes déchirures mes mépris et mes désirs
mes tourbillons mes angoisses mes lourdeurs et mes errances mes noyés
et mes fissures mes nausées mes conquêtes mes malaises mes néons de
l'illusion mes amours à perpétuité mes mégots et mes brisures ma vérité
et mon destin ma prison mon avenir mes itinérances et mes marées en
échange mes exploiters ma charité mes courants d'air et mes hantises
ma douleur et mes frissons mes sautes d'humeur et mes soumissions au
passé mes victoires et mes défaites ma souffrance et mes espérances
mes brouillards dans l'omoplate mes silences et mes instants du dedans
mes tendresses et ma pudeur mon emblème et mes risques à prendre
mes vibrations dans le fémur mes absences et mes airs oubliés mes
éclosions et mes caresses mes chants si présents mes moisissures ma
nudité et mes vêtements mes baisers et mes tâches de rousseur

vous tous

mes démesures

et mes battements de cœur

mes sifflements

et mes éclats de lumière

mes souvenirs

mes cadastres

et mes espoirs

mes incantations allégoriques

mes soupirs au thé de camomille

mes bains d'eau de citronnelle ointe

mes marionnettes et mes objets

mes débris mes nids d'oiseaux à la dérive

mes hirondelles ma déraison

mes doigts figés à chaque regard

mes contorsions et mes regrets

mes rasades de clairin vierge

ma signature consignée dans les livres

mes fractales

et

mes échanges

mes dulcinées au rendez-vous

mais vous tous
mes bien-aimées
et mes bas-fonds
mes agendas de l'innocence
mes hasards et mes promesses
mes trahisons et mes bienfaits
mes démunis mes cohésions mes malheurs et mes erreurs
mes reflets et mes ombres mes sans-asile et mes bibelots
mes emplois du temps et mes visées mes réverbères et mes trottoirs
empilés
mes horizons et mes lenteurs mes mendiants mes sans-abri
mes érosions et mes rechutes
mes cassures et mes signes de rien mes germinations et mes attentes
ma détermination
mes conjurations et mes accompagnements
ma nostalgie mes envoûtements et mes désastres
ma lancinance ma dissidence
mes revendications et mes consignes
ma lassitude ma liberté et mes tas de soleil

ainsi va pour la mer pour le sultan et ses poèmes pour le tombeau des
Rois et la botanique des fleurs
ainsi va pour la déraison et pour Rimbaud / marchand d'esclaves et
de sarcelles / meneur suprême de caravanes et de chameaux à Tadjoura
ville poussière dans le désert et dans la répugnance des hommes
fuis le poète pour fuir la littérature et ses maux l'or et l'orgue et les
mots de voyance Rimbaud et ses manuscrits inachevés dans la
divagation des éventails sans ressemblance

poésie ô poésie gardienne de nos amours désespérées O Pacifique terre
que je salue au cellier du poème réanimant les escarres la femme et le
floral O compagnons condamnés massacrant la fleur boréale O
Pacifique mer des dieux des glyphes et des poètes sauvages /
cannibales marins depuis la démesure et l'inimitié du noroît

mon côté gauche (et je le répète) est héritage d'une fleur dénaturée
en ombelle qu'il m'en aura coûté de ne point la célébrer ô femme de la
tourmente capitale de mon génome vieille usurière qui n'eût
de cesse que d'être femme majeure libre et folle emballée par le vent

voilà ce que je dois à la largesse des hommes des femmes et aux mailles
du temps souverain de tout

serai-je oublié demain comme ces mégalithes / pierres de la mémoire
des hommes utiles et nécessaires à la reconquête et à la concrétisation
des sentines et ruines du Pacifique

Delmas 3 / 5 (Port-au-Prince),
juillet 2000

POÈTE FUNAMBULE

à Mario qui n'a pas eu le temps
d'aimer les livres

« *Pensées douces comme des tasses de vent.* »

Magloire **Saint-Aude**)

écrire la vie

me disais-tu dans l'un de ces rêves étranges où vivre avec un poème
est une menace à la constellation de l'étoile polaire qui gît en toi et en
moi comme une cigale solitaire qui refuse le désespoir de la
fleur rebelle à toute compromission fleur sauvage à la
chlorophylle vierge de l'hymen aux yeux des poètes

écrire me disais-tu face au miroir qui cherche sa proie et
l'ombre de ma destinée qui se fait brousse et poème victime
irréfléchie du Je barbare des temples et de la cruauté des hommes

fuis cette civilisation d'hommes sur la lune gifle sans
réticence aux syllabes des dieux qui fuient et se taisent sur la page
blanche de mon nom imaginé des promesses

fuis cette agglomération de poètes qui font et défont les mots et tout hormis la femme votive à déceler au dégel de la pierre qui s'étend face contre terre de ma solitude que rien ne peut affranchir sinon la nuit et ses magmas de déboires qui s'effaceront oubliés au geste monumental du soleil

écrire la vie la nuit à la tombée des innombrables lutins qui s'allument aux yeux rongeurs de ma bien-aimée courbée dans ce corps ouvert à l'appétit du naufrage scellé hors l'épithète des paumes de la main

mon poème n'est qu'un mot lancé aux épissures de la pierre araucane mot dressé sous les roulettes de la rose commanditée J'en appelle aux hommes des peuples de poètes avec la même allégresse que mon encrier au cœur qui bat la crécelle

mon poème que je sème et récolte n'est qu'un sonnet nécessaire à la grande muraille de l'homme mots dictés à la terre entière à l'épi bienveillant comme aux nations souveraines

mon poème n'est qu'une phrase perdue sur l'étale de mer mots partagés entre la neige et les maux oubliés d'un siècle carnivore qui se meurt dans la désolation et dans la clandestinité de l'espèce humaine

aimer la vie

me disais-tu le vent dans les yeux le sel de la mer autant de
baisers mouillés de neige et satin autant de malheurs de
douleurs et de révolutions avortées par la main et les autres ne
serait-ce que pour garder la terre dans l'écume des vers du poète en
quête de l'inavouable

poète funambule qui lape l'interdit les mots populaires et mâche la
langue des berbères

poète aux allégeances de l'amour parfait qui fait renaître les poèmes
de ceux oubliés dans la mêlée des chants des gestes et des attentes
unanimes

qui fait connaître son cri hydrocéphale d'enfant malheureux né dans
l'occurrence des symptômes du sel et de la démence

tu respires là où le soleil expose en plein ciel tes gestes mâles ta sonde
douloureuse et ton sourire d'écolier intermittent à l'artésienne rupture
de la plante souveraine

tu gis au bout de mes rêves remplis d'anecdotes et d'oiseaux qui font
rire les enfants

tu sors maltraité de cette allégorie de famille qui n'a d'égale que ta
légende libérée au cri de l'orfèvre

à toi qui fus l'héritier des terres et de l'orchidée Ô toi le magicien
sans bornes qui n'a pas eu le temps d'aimer les livres

à toi petit frère

toutes ces pages écrites à l'épissure de ton avènement torrent
anonyme de ta ville natale : Port-au-Prince des incestes entre l'eau et
la fleur / lieu dit des troubadours immortels / motte de terre partagée
dans la couvée et l'éblouissement des saisons de grande tendresse

toutes ces pages d'un complet / veston bleu du ciel que je reconnais
de n'avoir pas été plus près de toi aux heures de ta naissance
dès les premiers battements de ton cœur au moment même de tes
premiers pas de régent endormi

toutes ces pages et ces jours et ces nuits de grand tirage

toutes ces paroles de poussière d'amour et de promesses remplies de
larmes compromises mesurant mes blessures mes capacités à négocier
le prix et l'effondrement de chaque étoile

toutes ces pages et ces mots d'un poème accrochés au royaume d'un
Cacique

toutes ces femmes attachées par les mains aux étoiles et l'insuffisante
garantie d'un poème inédit

à toi qui fus l'héritier de la parole en tessons et baguettes de souvenirs
Ô toi l'unique assistant de l'orge libérée des verglas de salives
témoin aveugle de mon adolescence haut dans ta demeure
et fertile dans ta semence

si souvent je me perds à t'imaginer debout maîtrisant ce poème que tu
relis à voix haute de ton écho immense Mais là où tu es poussière du
sort et de l'exil vaste dans l'errance et dans la mort qui n'est
qu'un épisode de la chair

c'est mon drame qui se recueille en archipels sans issue
en marge de la page conditionnée et sans bornes
c'est ma chair qui se repose quelque part au fond de l'histoire
c'est mon deuil que j'assume en écrivant ce poème d'humilié

ce que la nuit glisse à l'oreille des vivants

c'est pourtant l'odeur du doute et la voix de l'absent l'encens qui
jaillit dans mes veines et ma mélancolie l'accent de ma lignée
que charrie le naufrage

nafragés de la grande horde des îles si célébrées à la grande surprise
du batelier qui ferme les yeux de la rumeur d'être dépossédé du poète

chevaliers de la grande piste des morts qui surgissent par milliers à
travers hautes feuilles si chargées de répliques

compagnons de la grande muraille des hommes qui désertent l'exil et
s'acquittent instamment de l'eau douce du dégel

chanter la vie

me disiez-vous autant pour la mousse que pour la moisson le sol de ce
pays qui confond les hommes et la foutaise

la femme et la mélasse

l'enfant et l'inacceptable condition

sentinelle de l'inhumaine mascarade

des gais des gitanes et de leurs amants éternels

aimer la vie

et pour l'ange que je fus

les mauvaises rumeurs prennent toujours place au colloque

du peuple

Mahottière / Simalo (Port-au-Prince),

février 2001

PREUVES

à mon père

*“ Le poème sera notre seule aventure
Nous l’écrivons avec des encres de couleur
Et nous le porterons tel une déchirure
Ce poème que nous n’apprendrons pas par coeur.”*

(Charles Le Quintrec)

l’oeil / l’acquit des caravanes de poussière donne d’une
même chevauchée aux flèches des cathédrales

père / promu / poème à célébrer dans la récitation des pages d’un
testament

poème après poème où les phonèmes sont habitables aux chemins de
la source d’un seul regard codé dans la halte des lettrines

d’enfants nés dans la charte des vertèbres corps à corps
incendiés dans le défilé des concubines interrogées à l’encre des
épaves

de la grâce quémandée aux épousailles de l’amante et de l’aimé
voeux d’espérance de l’oiseau éhonté qui agonise malgré l’apport à

l'échéance des flaques d'or --- de l'épi et des fragments de prose
assermentés par l'oracle

père / poème / promu à l'injonction des syllabes poète
après Vilaire dans la révélation de l'aumônier brocanteur

l'apologue qui tisse les mots du paysage tentateur ou pénitent des
femmes à l'apogée du langage et du bavardage des corps

poète après Vilaire qui forma voeu d'assumer la préséance brutale
des thèmes et des lieux

de mes amours qui ont marché vers l'exil
dans le mutisme des confidences et des désolations
que l'éphémère nivela à sa mesure

poète après Brierre ---- le grand barde des îles et des coeurs
qui fit voeu de s'approcher des grandes découvertes de la source et de
la nuit en partageant les temps obscurs des matins dans le sang de
l'homme à peau d'ébène

père / poète / promu à la marche des hommes
Commandant qui fit galoper les étoiles hostiles
mousse farouche aux noces des filles de joie
soif première qui dit l'audace des grands vents
si l'on se dit les malheurs du nouveau-né
je te donne alors les yeux d'une orgue bien vivante
pour rebâtir le domaine de la lumière et de mon enfance

Montréal, 25 octobre 2004

QUARTIERS

pour Alan N.

« *Dis-moi qui tu hantes;*

je te dirai qui tu es. »

(Cervantès)

« *La fin du poème du poète... »*

(Alain Grandbois)

quartiers célébrés dans les rumeurs d'hiver Ô quartiers d'amusés
dans la rumeur des veuves et orphelins

de cette ville ignorée aux légers cœurs d'enfants retardés dans les
coulisses du poème Ô quartiers de rebelles aux gestes
d'adolescents sombres d'épopées

plaines / pleines d'amours dégantées et de cœurs aux pieds nus
des cœurs torturés comme des barques à la dérive
des petites filles / mères de toutes les folies
sans soucis ni grâces d'un cœur qui bat
vers les hautes mers

célébrées ces voix dans la nuit pleines de mots / de joies
crépusculaires la poussière des tombeaux sur le lit des croque-
morts / gérants dans les moments de supplice que franchit l'aimante

retombées ces voix et ces fleurs que nul n'ignore dans le vagabondage
des espaces de la chair / chère avant l'aube bienheureuse de l'orgasme
d'hommes et de femmes nus entre mes mains / entre nos mains
insolites comme s'il fallait pleurer

celle que j'ai aimée
Ô celle dont les yeux portaient les premières marées
de mes premières révoltes

celle qui n'avait pas froid aux yeux
qui disait l'horizon de l'amour
devant la montée de la moire naufragée
Ô celle que j'habitais dans l'évasion
totale de mes vieux souvenirs

nous habitons des mots vêtus de poèmes circulaires
graffitis de tous les matins à Saint-Michel
comté du grand désordre et de toutes les folles amours
insolites comme s'il fallait pleurer

pour ces tirs d'assaut dans la nuit
comme à la guerre dans les montagnes afghanes
entre le chaos et la mort d'hommes incompréhensibles
d'hommes à turban parmi les fleurs inanimées
d'hommes débonnaires qui ne savent pas où prier
dédoublés comme s'il fallait aimer

quartiers colorés dans les rumeurs d'enfants venus de nulle part
Ô quartiers d'amusés illuminés dans la détresse d'adolescents
aux mains de faussaire
quartiers de rebelles qui disent les vérités de l'immigré
quartiers de suppliciés et de noirs justiciers
aux mains habiles dès la naissance

et vous
hommes de veinelles et des hautes pistes
hommes que je cherche au grand sourire de l'initié
hommes de palme et d'herbage en hauts lieux
hommes tout court

et vous
femmes ou filles de patience
sans équivoques
femmes des rues aux fils transatlantiques
femmes vivantes dans la joie de nos villes

c'est de cette terre ignorée de cette lignée
dans le vent que renouvelle
de la plus vaste ruelle
de la plus large fissure
la liberté et l'amour
au pas des hommes de toutes les séquelles

Château Audoin (Montréal),
journée d'Actions de Grâce,
l'an 2006

RECUEILLEMENTS

à ma mère

*« Les oiseaux ignorants poursuivent leur chemin
et nous, très humblement, le poursuivrons aussi,
la neige de l'hiver blanchira nos cheveux
et la rafale glacée blessera nos tempes. »*

(Pablo Neruda, Cahiers de Temuco)

ossature d'Ève pardonnée par la chair
épaules larges de rêves

ô ma sultane aux

d'instables poèmes où pose ma mère acrobate de l'île mère
d'enfance cherchant bougainvillées et roses sans épines pour ses
enfants terrassés des bouges

tout amant mon père aimant du corps humain demoiselles et jolis cous
maniant l'arnaque et le baratinage des désirs l'acte osé d'Éros et la
fécondité des thuyas

ma mère femme d'une même lettre et d'un seul homme aux affres de
l'ancêtre bouteille à la mer auprès des barricades

d'aimer sans se soucier de l'aveugle qui braille dans les arcanes de
l'abeille

mais rêves de reptile et serpenteau mobiles passagers d'une rousse
divinité sans bornes

mère tu fus l'alizé de l'avenir la pluie chaude de mes étés
de t'aimer nasse de mes nuits au nord des scribes de l'énarque
je me revois enfant maquillant les ménarches

et je nous revois à vau-l'eau tranquilles dans nos sorties d'opale
sans mon père préoccupé au gré des aires de combat
je nous revois dans la cour des grands aux somptueuses fêtes des
orchidées

mais d'où vient l'amour d'un prince sans peur pour la Reine-mère
sa reine des quatre chemins et de tous océans qui mènent au bout de
l'aventure

d'où vient le chant qui ne sera pas d'accord avec le rut des pierres
mais un chant d'accord pour les petits et les coquelicots

quelques minutes de réconfort en privé dans un délai apprivoisé à mon
égard ô mère de joaillier des mots ----- térébinthe d'une rose
sans rets ni épines

qui ne rêve pas de retrouver ses feux follets d'enfance
de retracer dans la mélasse en feu les vèvès des jours pincés d'amitié
qui n'en rêve pas
qui ne dors pas

j'ai connu l'exil enfant d'un homme errant sans équivoque
enfant d'un père poète avant Vilaire mais qui aimait trop l'ubac et la
mer

j'ai écouté des fleurs géantes de ce pays grands dons au bond
massif des récoltes communistes de cœur pour les changements
à venir éternels étudiants saluant les pages et les avenues pleines
écrivains et poètes pilonnant les nuits et les méfaits de l'ombre

brève ô mère la chute soumise à notre première défaite mais prolongée
depuis le départ de mon père éternel prédateur des féminins cœurs
homme d'élocution et d'affrontement depuis la rentrée des cigognes

et dire que tu es là aujourd'hui ô mère
en sursauts de souhaits pour tes enfants à demi-endormis
dans les phonèmes

et dire qu'il est écrit que le poème
ton poème
comme une alerte
revient à la douleur

mais s'il aurait fallu
que l'angle de ton ombre traverse l'étale présence du vide
ce vide de la mémoire de l'homme aimé
nommant l'amour et la victoire où il passe
l'éclair de ses paroles aimantes
redites à l'imposture des pierres de vertige
oui nous avons franchi mère l'aire requise
faufilé entre les doigts du temps et du mensonge

nous avons sans doute
en chacun de nous le vers d'immensité
qui unit le cœur épuisé

Sainte-Thérèse (Québec), 08/10/ 2008

SÉANCE

à Marie L.

*« Ô toi qui n'as pas eu d'enfance
Et qui demeures cette enfant perdue
Comme tu étais belle à vingt ans ...*

*« J'ai tenu dans mes mains
Le noir écheveau de tes songes
Et ta chevelure emmêlée par le sel des marées... »*
(Marcel Dubé)

tu fus cette enfant des bois
sauvage de la grande ville
celle de mon émerveillement et de mes réclusions

Ô toi que je tenais par la main en dansant
Ô toi que j'abordais sans rien comprendre
de ta félicité formulée en beauté

je ne savais pas que tu allais courir avant moi
partager ce présage qui m'était tôt destiné
celui des grands voiliers au large
qui font l'amour à la mer en douceur

je ne savais même pas ton vrai visage
mais il a fallu que cet amour sans issue
parodie les anémones avant la nuit
et puis ce soir je t'ai donné mon cœur
pour te protéger des flammes et des orages

tout cet amour en une seule nuit
de gestes incendiés et de lectures de poèmes
toute cette manipulation des feux du corps
pour devenir femme de l'alliance et de mes égarements

j'ai tenu dans mes mains sans le savoir la femme
la mère des enfants que je rêvais d'avoir
et c'était pour elle --- et pour elle seule
que j'ai quêté sel et sable des grands appareillages

tout cet amour dans la paume de ta main
qui n'attendait plus que le revers de l'autre main
tout ce sang qui coulait incliné dans tes veines
et la rumeur du vent qui s'enfermait dans chaque tempe
dans chaque cœur retenu par la nuit

je ne savais que ton prénom de femme
de chaque hôte qui divaguait aux volets de la page
de ces pages aux mille mercis pour tant de baisers de soulagement
qui m'ont accompagné comme une sangle
permanente d'éternité

car c'était pour toi et pour toi seule
que j'ai quêté sang et eau de tes yeux
parmi les gestes et paupières du quotidien

aujourd'hui il y a peut-être notre amour désaccordé
avec des mots que je ne prononcerai plus sur les murs
mais attends-toi que ma main polisse davantage le tain de ton ombre
au cycle des fibrilles de ce cœur qui marche à reculons

voilà que maintenant je mesure les distances
et la géographie de tes pupilles mouillées à l'eau du vent
que je m'inscris à l'empan des synapses autour de tes reins
rappelle-moi quand il faisait nuit sur ton ventre
quand la sueur qui coulait goutte à goutte de ton corps
ne m'entend qu'au plus profond des litanies de mon cœur

rappelle-moi que je ne fus qu'un simple passager
bègue de tendresse
qui recueillait mousses au cerne de tes yeux
qui chuchotait au vent la fragilité des amours de l'enfance

peut-être que j'oublierai les noms
des corps de femmes retenues dans leurs petites misères
surtout celle qui va d'un geste d'étonnement
ramasser le bruissement d'elles dans les cimetières
où tout s'oublie sauf le battement des syllabes
dans l'étau des sollicitations du temps agonisant
et c'était pour toi et pour toi seule
que j'ai quêté pierre et eau de ton péritoine fébrile
parmi les mots secrets dans un filet de salive

Montréal, 23 mars 2005

SERMONS

à Anthony **Phelps**

*« Homme ! Libre penseur – te crois-tu seul pensant
Dans ce monde, où la vie éclate en toute chose :
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent. »*

(Gérard de **Nerval**)

tige éclatée de poèmes
germe de circonstance
pour les dimanches d'enluminures
Ô toi poète dans mes mots
navigateur de nos premières empruntes

tu fus le chant de mon pays que voici
page d'accès à la mémoire et aux témoins posthumes

tu fus après Vilaire
après Briere la dernière plainte qui dit nos sortilèges
pour n'être que homme et compagnon d'espoirs
des lampions qui jouent aux devinettes

une abeille que célèbrent les longs songes des cathédrales

ô toi poète dans nos rêves et prières

épi de la famille des orchidées

chef-lieu des grandes humiliations

amant de la patience et de la configuration

des phrases

comme tant d'autres entre nous et à voix basse

j'épouse ta voix qui ne suit que l'écho des douleurs humaines

si contrarié le poème qu tu chantes

je renouvelle mon quota d'allégeance

à celui qui a tout permis des mots

misé sur l'espérance des condamnés à vivre

libres et mourir sans la chaleur des amitiés

et comme tant d'autres

je veille sur des textes interdits au grand passage

textes très féminins partagés au cortège des madeleines

des mots toujours des mots sur papier et de mémoire

au feu de la chandelle d'un jour sans précédent

une heure parmi les hommes
a nommé ton passage dans ton pays retrouvé
ce pays que voici comme une tache d'encre
sur la mer

seulement une heure
parmi les femmes de ta terre
et c'est la fin du voyageur assigné à la margelle
des géométries des sans fin

une volée de mots et des vèvès de cèruse
à nos morts
de longs poèmes compliqués et de beaux dessins
dans la marge de nos cahiers d'écolier

le salut catégorique à nos déshérités par milliers
à nos frères désertés dans l'inhumaine condition
à nos filles acquittées de notre amour et de nos ressemblances
que laisses-tu en héritage sinon l'haleine des trépassés
qui redisent leur tristesse
des malfrats qui se cherchent au giron d'une ruelle

et tant pis pour la poésie des autres
porteurs d'os de notre histoire d'île si vénérée
poèmes de conquérants accrochés aux alcôves
palmes feuilletées sur chaque paume d'un ouvrage à paraître

qu'est-ce après coup que ce pays de misères des fleurs
ce pays de l'enfance dérobée par les vautours
de la petite fille violée et qui n'a plus de rêves
de jeune mariée dans une feuillée de lampions
des morts toujours des morts pour payer le passage

tel est le lot de ce pays que voici
que tu as chanté avec témérité
dans la poussière de tout ce qui bouge
sous les jurons des mauvais airs que l'on connaît

fût-ce après Vilaire
après Brière que tu sois marchand d'étincelles
et d'indigo à la merci de nos feuilles
et de nos racines mauvaises pour la rédemption des cœurs
mais pour n'être que homme et partisan de la terre
compagnon d'espoirs qui dit avec les mots et le ton bourru

du sorcier

les quatre saisons à venir

Poète souviens-toi de la fragilité de l'amphore

Pierrefonds (Montréal),

printemps 2003

SOUFFLE

à Jean Martial Fertil

« Ami venu du songe où souffrent les poètes. »

(Charles Le **Quintrec**)

car il savait tout de ma terre
de ces vols d'oiseaux à l'horizon
de ces rappels au fond droit de l'illusion
des abandons et de ces petites filles qui ne savaient pas encore
sourire
de ces mendiants et de ces prêtres de savane
du poète instantané au muguet des hommes égorgés

il savait tout de la reine moirée de l'eau et de la mer
femme d'Agoué le Tsunami
vorace de l'homme sans ses pardons au quotidien
pourtant il mesure un bond de la terre torturée
notre terre rongeuse des souvenirs
des fois vilaine orque moussue dans des rumeurs sans fin
il l'aimait et il savait tout de ces amis invisibles
qui nous gouvernent au pas des cimetières
il savait les loas des grands chemins

des grandes profondeurs pour la suprême interpellation
les génies et les planètes apprivoisés
les invocations défendues comme les mystères de notre âme
à hauteur des aisselles

il faisait appel à Simbi dans les deux eaux
à Legba pour une nouvelle ouverture
à Danthor pour le plongeon mortel
à Damballah au fond de son exil discret
et il savait tout des hauts lieux de pierres sacrées
d'où les vents ébranlent les voiles de l'ombre
d'où les cicatrices trahissent le deuil d'Égée
et il a cherché parmi mes astres tous mes désastres

ami venu des trances dans toute la splendeur du mensonge
fosse alerte des anges consolateurs de l'infidèle
malgré le bonheur découragé de mon peuple
malgré le sourire venu du songe
triste comme une barque à la dérive
malgré l'annonce faite à la foule
d'une miraculeuse révolution
il a cherché parmi les astres la légèreté des fardeaux
les mots inimaginables pour chacun des hommes

le sourire tracassé pour les prochaines victimes
le décompte des doigts et de mes deux solitudes

Ô ami venu du songe où chantent les poètes
tranquilles dans leurs bienfaits d'écrire des poèmes
et où pleurent Coltrane Davis et Charlie Parker
dans leurs blessures bénies de la folie
il savait tout de ma terre dérégulée
de ses divinités accessibles aux initiés de la gloire des rois
émerveillé des dieux trop voilés
loin de nos gestes mendicataires
et il savait repousser les frontières
regarder dans l'au-delà et prévoir la construction des tombeaux

il savait dans la nuit affronter l'ensorcellement des maux
dire d'humbles choses comme les poètes
mangeurs de feu et d'eau de vie
jusqu'aux racines de l'enchantement
il savait les mots de passe et la levée des cimetières
Ô crânes scalpés d'indiens connaisseurs
il faisait appel à vos mains jointes dans le brouillard
des savanes
il savait passer le mot aux totems affranchis

enjamber les passes d'eau
et décoder l'alphabet des Anciens
Ô figures de proue d'Amérindiens protecteurs
il savait tout de vos tranquilles assassins

il savait lire d'humbles poèmes comme les poètes
écouter le chant des ruisseaux
regarder vieillir le grand mapou
raconter l'histoire des vieilles maisons d'abandon
parler aux fées avec grâce
découvrir toute la géographie de l'île
épeler les passes d'eau dans un rituel d'acajou

Ô ami connu des trances où ne souffrent plus les poètes
Ô découvreur d'âmes et d'amis sincères
il savait tout de ma terre vertigineuse
Ô tendre terre rieuse de son destin
et il savait jusqu'aux racines de nos phalanges
montrer du doigt la grande route
où chacun des signes de nos mains
rend grâce aux bons jours prolongés
il savait comme ELLE la grande déesse
tenir l'épaule de mon bras droit

vers les carrefours et la forge au cœur

il savait tout des vœux à exaucer

hautes carrefours des matins impubères

jusqu'aux vallons des lendemains de gaieté

demandes agréées des dieux adorés

et il savait tout de l'égarement des hommes

comme de l'inflexible destin des vivants

Ô ami venu des songes aux grâces souveraines

je le convoque

de la naissance jusqu'aux seins

de sa mère rieuse comme une jeune fille

en fleurs

long murmure au goût d'un long poème

d'une éternelle nuit aux archipels des îles

car il savait tout des jours de pluie

des chartes et des gestes du souvenir

d'avant les urnes et d'après la délivrance

long murmure (dis-je) Ô ami des solitudes
port-au-princiennes du désarroi et de l'immobilité des hommes
de mes dix doigts bagués / engloutis dans le poème

long séjour de haute clameur et de brave fidélité
dans la nudité des îles aveugles
jusqu'à l'écroulement prochain de la nuit
refusée et barbare
Ô île d'eau forte / morte
dans la paix des innocents

il savait tout de la magie magnifique
et du sourire toujours présent de l'homme des cantons
de l'enveloppe maternelle de la mer
ce théâtre de mon éternelle enfance
il savait l'immensité formelle des âmes
les cinq corps d'avant la fermeture des cimetières
les peines et la mousse des crépuscules interdits
le prolongement des âges bouleversés
les rumeurs inconsidérables de l'ignorance des vivants

mais il ne savait rien de ses mains mouillées
des hautes feuilles
du choix de son innocence pour les hautes missions
il ne savait rien du vide et de sa propre mort
de sa prochaine disparition dans les montagnes de la Selle
de sa double éloquence et de ses pas perdus
il ne savait rien de ce sommeil qui protège
au seuil de son ombre
il ne savait rien de la mer inconquise
la belle dénommée

Parc Luigi Pirandello,
Saint-Léonard (Montréal),
été 2003.

TERRITOIRE D'ALLÉGEANCE

à Francesca Palli

« *Il faut à l'absence un alphabet docile.* »

(Jean-Claude Ibert)

nous faut-il autres chants pour menacer le temps que refusent nos
vieux secrets et rêves d'adolescents pleins d'amour et de sons fondus
dans la folie des rues d'hommes et de paons amusés aux
pas d'esthètes engourdis dans la foulée des vents qui se taisaient.

il faut à la plénitude du poème un alphabet docile
des alphabets blessés quelque part sur une île
des femmes et des hommes épuisés par les bielles du dimanche
et des consonnes complices de mes dix doigts bagués
je dis la faim de mon exil et la douleur de la veuve effrayée
dans les nuits

afin de soulager la solitude de tout ce qui vient de toi
les chants d'un monde indéfinissable
de longs poèmes à publier malgré le visage silencieux du poète
et aussi malgré les oiseaux fiancés du jour accompli
malgré l'enfant qui rit et les feuilles qui sourient
les chants de mon poème qui a le sourire triste et habile

de tels sermons déficitaires d'un homme qui se cherche parmi les
vivants
de ce qui me vient de droit
haute posture de poèmes allongés
filin et jeux de mots habillés de morphèmes
de l'éloquence sans que la nuit n'enlève ses prières aux forçats

les îles dans la nuit souffrent-elles de vagues indéfinies
de paramètres d'intensité à la blessure du mensonge
de gros mots consolateurs des infidèles
de tout ce qui vient de toi
courriels indéchiffrables dans la mêlée des dieux en fleurs

tout ce qui me vient de toi
quelques mauvaises nouvelles de famille en déroute
deux consolations d'ombres fraternelles
quelques mots d'usure dans une lettre d'outre-mer
rivages retentissants de ma dernière solitude

ne faut-il pas à la vie la mort des hommes et des anneaux oubliés
des rêves redoutés au fond d'un grand charnier
des maladresses répétées au rouet de l'anonymat
l'alphabet originel dans la complicité de chaque crépuscule

si je cherche d'avantage les hommes et les femmes de chaque
continent
à chaque silhouette d'ormes
jusqu'aux aisselles tristes du dormeur

c'est pour s'emparer des rêves sans os
et de tout ce que la nuit dit au matin
de tout ce qui a été déposé au fond d'un grand tiroir
dans l'insoupçonnable geste d'une étoile accompagnée du vent

de tels gestes perdus dans le silence et dans les voiles du temps
ô temps maquillé au ressui de l'ombre
ô rêves durs comme la faim

puisque je n'aime point raconter et que ma poésie propose la liberté en
mots
des peuples des savanes et du sable
dans l'allongement des feuilles et des arbres de vie
puisque'il faut à notre amitié d'outre-mer
un alphabet docile et les mots de tous les jours
afin de décompter nos aventures et nos vieux rêves apprivoisés

imaginons les hommes et les femmes que je cherche
afin de mémorer le temps des alliances et des amours

les hommes dans la nuit des vivants
les femmes près du lit des enfants
et nos cœurs doubles au seuil de l'étonnement
jusqu'au fond des valves débonnaires
jusqu'à l'épanouissement du poème dressé

en long archange de mots
souligneront la géométrie des cathédrales
et des mois pénitents à venir

Château Audoin,
Montréal-Nord, 21/11/ 2005

TOTEM

à Roland Barthes

« *Nous n'aurons plus à nous tourmenter*

De nos grandes fautes éblouies

Ni du vertige du vide

O Vide »

(Alain Grandbois)

le vide ô solitude
pollen

arche des gémeaux en transit sous les pas du

vide de la liberté d'une main dans l'écrit ——— des deux dans les
cassures du cri pendant l'amour dans le rut des échos / des
blessures par souffles de rumeurs

ô vide de l'amitié gagnée sous la léchée des gestes en otages de la joie
arche du capricorne ——— épaule nue de la blessure

le vide / la solitude du texte des écritures d'enfants en colonies
d'apprentissage sur le chemin du globe

ô pirateries des cinq points sur ma poitrine
métaphysique langage / l'iris de mon âme

cavalerie de signes et mots de ma main codés dans les sous-sols
/ les fûts de ma source en brouillons de pupilles

ô grimoires que j'ai violés jusqu'au bout de mon plus petit doigt

écrits des forges / fous de la page les marges au van des
lanières de thyrses et d'anges suée de belles fleurs pressées en
grumeaux infinis terres d'enfance en couples des cavernes au
plus vaste de l'exil

le vide / l'exil arche des mèches froides en chardons de
voyelles

vide de la présence et de l'absence d'une main dans l'écrit

jusqu'au sel de l'as de cœur jusqu'au cep de la prochaine
victoire sur la langue

jusqu'à mon poème trébuchant au-delà de la folie des cors
jusqu'au chant suprême et jusqu'à l'haleine des yeux je m'installe

par lacis de rêves aux plus hautes tours de vos hanches Ô
femmes de nos veilles

entre trois pelletées de sable et le fou de l'oiseau les pinçons qui
suent les mots et le sang des syllabes fatiguées des équations sans

maîtres ——— lettres et alphabets des lettres jusqu'au faîte de la
dernière victime

Villon / Rimbaud / Racine grandes orgues du silence des
archives et des métamorphoses brutes de l'écriture laminée sous le
signe de la danse

par enjambées de rêves hirsutes nous liron Hugo /
Baudelaire / Eluard / Mallarmé / René Char et Perse poètes de la
liberté du nu au grand désordre de l'humain ——— grands
magiciens / envahisseurs chevauchant les mots pour l'écrit de la nuit

par l'écrit de l'ophrys / de l'opaque lierre des ratures de la giroflée /
du pers et du fuchsias / de l'interdit merisier ——— orphées sans
mors dans l'outrance des hautes feuilles d'assauts de mots
envisagés par ramées vers le chant

par l'écrit de l'orme du bouleau et du cèdre jusqu'au regard double du
pin captif dans l'anse ancillaire de la débauche ——— je me promène
dans la vallée des mots et des mésanges en grue sous la supervision
formelle de l'homme dans l'écrit de chaque nuit

Montréal, août 2004

TRIOMPHERS

à Mona P.

« *corps du mot qui me redonne le monde.* »

(Gatien **Lapointe**)

cette folle voyelle qui me redonne le monde la piscine de mes
allées et venues en tatoueur des hautes mers ces
mots de sollicitation qui fertilisent les champs de blé et élargissent le
dû / l'ardoise de mes empreintes dans la boue des cœurs
l'accointement de mes promesses à la marelle de toutes femmes qui
savent d'aplomb manipuler le lit des étoiles

et voilà : le pas noble sous l'étable des grands dons aux flancs
des hommes affairés sur les chantiers des pages jointes à la liberté et à
la démesure des vivants

interrogeant la femme de basses hanches et l'homme en litige
avec les grandes aberrations de l'enfance
mon enfance qui fut une plaie de l'âge pour les galas de busaigles

cette courte voyelle qui ramasse le temps dans l'interruption de tout
dû du fou-aux-cailloux vieillissant

qui devine ce que la nuit dit à l'aube du matin dans l'oratoire sacré
d'une première défaillance

elle est ma craie oubliée de vigie une parcelle de mes poèmes
de fétiches ----- irréfutable jusqu'à l'évocation de mes vieux os

mais voilà que le ton noble regagne le lin d'une femme seule /
abandonnée au retable de l'innocence

de déchiffrer dans le minuit des poèmes l'arcane et l'urane des chiffres
/ des estuaires

et ces aventuriers à l'avant-garde des chanterelles et ces
confesseurs qui n'ont pour souci que la démarche de la belle qui prend
ses aises

elle dit mon long défilé de terres d'accueil et d'abandons
clandestins au seuil des filles nouvelles

neuves comme le sable des siffloteurs

patientes comme le long baiser des bolets

à force d'épier ce peuplement de mots dans mon poème

ce peuple de mots que je confonds avec l'écorce / avec le fleuve

dans sa démesure rien que pour l'humain

sinon c'est d'elle qu'il s'agit ma sœur à relais au furet des
transfuges de sa naissance confondue avec le cri du métal

et voilà la peau noble qui retrace la vie comme une enfant sur le sable
de l'alliance

et te voilà aujourd'hui fille de bon goût et d'une silhouette avancée
femme en selle au tournant de cette avant-dernière page
haute fiche en marche vers quelques saisons nouvelles

la démarche noble sous les faix en esquilles de tendresse
et c'est la faux du poète que l'on nomme et bénit
brune voyelle que j'ignore
folle consonne que j'apprivoise dans une allée d'anses
et de palombes

mes poèmes sont légers et ma déchéance agréée en terres hautes
des fiançailles dans le lit des souvenirs et des amours
du moins aux sources libres des songes imprévisibles

mais toi qui es revenu au pas précipité du poète
contredis le vent et les mots de séquelles
Ô toi que j'interroge dans le brassage des peuples
de trois races et civilisations

langue du vent et de la mer bâlée
qui nous rejette sur l'autre continent
berge handicapée et assaillie des dieux
jusqu'à l'ongle / jusqu'à la sangle des humains
vivants de mauvaise mine applaudissant mes chroniques
de poète

Repentigny, printemps 2002

TROPHÉES

pour Milane F.

“Images de l’homme angoissé, inquiet devant lui-même.”

(Roland Giguère)

*“prose du mâle ensemencée, te voici prête
à l’accueillir, au-delà de toute solitude.”*

(Jean-Claude Ibert)

cette prose coupable que je remets entre les mains du sacrilège d’oublier l’é
doux des morphèmes l’accoutumance dans la mélasse des porteurs d’échéan

cette mâle prose au-delà de toute parenthèse port d’attache un arbre-à-lett
des timoniers / de ceux qui démaquillent les saisons en prédisant le grand chapitre c
poètes sans nom porteurs d’angoisses démesurées au gel des légendes

gobeurs de mots et d’instantes qui dévisagent la préposée aux interrogatoires c
grandes inquisitions inachevées dans la rumeur des condamnés à renommer au-d
d’insaisissables montées de haine

pâle grandiloquence de l'orateur maquillé mais qui a soif d'otages du grand la
qui joue au défilé

de fous et à la marelle comme un enfant

du gué des paumes de la main et en amont des genoux de rebelles qui parlent de libe
dans le souffle des harangues de troupe jusqu'aux foulées des promesses de maria
et de baptême des vivants

place au levain dans le défi des conjonctions assoiffées de liaisons qui miment
rhétorique des poètes en instance de révolte

haute lecture cadencée dans l'halitose des regards d'îles femelles / jumelles à to
éructation

de la rose née dans la douleur d'être seule parmi les pierres affranchies du cri
l'enfant

place aux témoins à charge dans mes démarches de naufragé sans boussole
de vigie sans bilan de navires

entre elles et moi

l'appel au timon des rêves sans frontières

d'une ossature ancrée et mémorable

poète marginal dans le registre des évasions
poète doux sur la page des coeurs
sois où elles auront besoin de vigiles tendresses
dans l'attelage des mots qui réclament un poème

va où elles seront le premier mot à toute épreuve
la première lettre à toute réponse
la première plante à toute saison
le premier cri à toute naissance
la première phrase du livre de la vie

ce livre qui n'est que monologue infini dans l'aphorisme d'une cicatrice de l'arc-
ciel

en bretelles absolues

Montréal, novembre 2003

VISAGES

pour NickManel

« *Éponyme, l'ancêtre, et sa gloire, sans trace.* » (Perse)

et Manel

« *Il faut perdre connaissance.* »

(Paul Claudel)

je ne sais plus qui est sylynx du village si toi et moi / avons le
droit de parler si tu veux marcher tout simplement dans un
rêve de famille

cahier aux mille visages qui dit ruine des deux faces de la main
à l'étreinte des eaux
plus que ton nom et plus que ta naissance bâchée des sources
des vagues supposées et sur chaque feuille de surin

petit mélanien à protéger sur les routes du monde tribus
perdues et totems de sauvages vents de rire dans un poème de
lassitude sans fin

plus que jamais l'écho de ton nom dans le minuit dompté des hautes
promesses

d'éponyme où se traîne dépeigné l'ancêtre dans sa gloire
d'être le poète des faubourgs des libertés et des fleuves
des auréoles de carrefour et des grands chemins
des déchirures et des nouvelles races blessées

d'être le magicien des terres à s'ouvrir sur le monde
seul hanté devant la case et devant l'esclave
la fugitive dans les marais d'odeur des larmes

pourtant je ne sais point qui est la voix et qui est le chant du village
je ne saurais dire qui danse dans ma nuit pour la grâce et le passage
des morts dans l'au-delà des fleurs

ruine d'une face de la main étant mes yeux où se souvenir des
lambeaux de chemins qui mènent à l'archipel des regards et monts où
mon amour de la terre ma terre de l'ancêtre dépeigné dans sa
victoire où il rêve d'oublier

l'oubli des femmes bées au gel de faire l'amour à la bien-aimée si
belle l'esclave du Nouveau Monde dans ses attentes de faible chair

d'être le miracle nègre de tous amours bues dans la poussière et dans
le sable l'aïeule de mes nuits sauvages au bord des saisons

le mot de passe répété à chaque carrefour d'inexorables gestes
patentés dans les registres de l'humain

bouche bée dans la possession de la femme offerte au banquet des
vivants ----- à nos trances de condamnés par l'éloge et
l'apophtegme du désespoir

le seul et je me vois dans l'illicite des croyances / des dieux poupées
d'ébène qui boivent du café torsé et chuchotent pour le rachat de la
pucelle et du puceau

le tout et je m'informe dans la géographie des signes / vèvès de
l'insondable et de l'architecture parcourue entre les passes du
désespoir

le nu et le royaume de ce peuple des mots où je me vois à veiller dans
mes serments et promesses l'allitération des gestes mandibulaires et
posthumes de l'eunuque

partagés dans l'inconstance et la folie des femmes telles que l'aïeule
des aveux et des requêtes qui la nomment
femme de faible chair et de la délivrance
que je sois libre à présent
de verser du rhum dans la bouche
de la promeneuse adolescente qui parle
les langues accouchées de nos ancêtres

Kirkland, 15 août 2004

hommes et femmes de mon tourment à partager dans la folie des
lendemains sans configuration

la voile / le vent vigie de verre pour l'annonce des terres / des
hommes qui gagnent le large

des fleurs qui naviguent et qui s'échappent de la terre ferme / végétative
de la foule qui médite les actes / les plaintes d'hommes inscrites aux
paumes de l'infidèle

apprends à tout me dire de ta terre et de ton peuple

le sable / le vent / le cimenterre

et te toucher m'invente le désir à l'échelle de la terre

Ô femme de mon testament trahi / retrouvé dans un buvard

j'ai pris bonne note de ton enfance et je veux lui donner la vie / la main
/ l'estuaire de mes empreintes bordées pour les dimanches dans ce
village perdu au-delà de l'Afrique maternelle

et MOI qui quêtai tout sans te retrouver dans la solitude des vagues
aux souvenirs d'éternité

n'use pas ta haine à la longue lime du cimetière pour me parler de
femmes blessées à la lisière d'un continent

raconte-moi plutôt les longues guerres d'indépendance de l'Algérie aux
Émirats unis

où pourrissent et se reposent les extravagances du Colon fanatique des
algues de l'iode et du purin --- et de ton corps sauvage en pleine beauté

mais sans t'applaudir aux quatre sources de la caravane du
vent soulagé des longs battements de cœur des chamelles sans gravité
j'accompagnais le jour et je nommais les fleurs qui démêlaient mes
peines d'avoir connu l'amour sans gain ni désespoir

ton amour dans l'allégeance à nos familles et de ces terres qui
parlent / qui marchent dans l'alliance inespérée pour la liberté et la
présence de bras pondérés jusqu'à l'ivresse

ton amour qui marche et qui glissa à l'oreille gauche des vagues le
frisson de ta bouche et la tendresse des tambours

ton amour qui marche et regarde les saisons pour la rédemption et
l'ascension des fleurs préférées de l'Imam

avant de ne plus m'aimer apprends à tout dire sans me
cacher les chimériques victoires des nuages --- le ravissement
indicible des chants répétés de la mer les dernières plaintes
de l'orchidée à la grande place du lierre l'indéchiffrable
amour de la femme berbère le poids de tes doigts
qui rêvent de sortilège l'enchantement des coquillages
arabes au terme d'une nuit absente de deuils et de péchés véniels ---
l'illusion de l'immortalité de tes palais fictifs et tant de plaisirs

aux partages des arrière-saisons / du midi et des après-midis jusqu'au
silence entretenu pour la multiplication des vagues errantes

à la conquête de filles telles que TOI imaginées que je rejette
la nonchalance des mots pour t'accaparer dans la mêlée des hommes et
des femmes de tous les continents

de t'avoir aussi aimée comme une barque ancrée au socle de la rade
de t'avoir inscrite sur ma poitrine ouverte par des initiales ébauchées le
long de mes vaisseaux afférents aux larmes des épousés

sept vagues de mer qu'il faut boire pour le repos des épouses oubliées
et la commotion de la malédiction des péchés capitaux

sept baisers accumulés qu'il faut souscrire aux faibles et aux blessés de
cette guerre qui fut la nôtre

sept mots qu'il faut apprendre pour la résurrection des cœurs et la paix
des enfants à venir

sept fleurs qu'il faut offrir à reculons au long solstice de juin pour
l'épanouissement de notre amour au passé

ton amour

qu'il faut nourrir doucement

de la main droite

mon amour retrouvé au terme d'un long voyage

auprès des fleurs et le muguet

notre récent amour pour durer

dans le silence de la pérennité

Montréal, 21/11/ 2005

TABLE DES POÈMES

	Pages
1- À propos d'une femme voilée	
2- Archipel des Antilles	
3- Béance	
4- Carnets	
5- Ce que la nuit dit au matin	
6- Chants d'amour dans le brouillard	
7- Charmes	
8- Chiffres	
9- Corps de femmes	
10- Crépusculaire	
11- Écrits	
12- Gestuelle	
13- Grimoires des infidèles	
14- Lieu de ma naissance	
15- Mers	
16- Mes dits manichéens	
17- Néance	
18- Poème du Grand Nord	
19- Poème du Onze septembre	
20- Poème du Pacifique	
21- Preuves	
22- Promesses secrètes	
23- Quartiers	
24- Recueils	
25- Séance	
26- Souffle	
27- Territoire d'allégeance	
28- Territoire de l'enfance	
29- Totem	
30- Triomphes	
31- Trophées	

32- Visages
33- Voiles